

Un conte par jour ou la semaine du grand papa



Un Conte par jour,

ou

LA SEMAINE DU GRAND-PAPA.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

UN CONTE PAR JOUR,

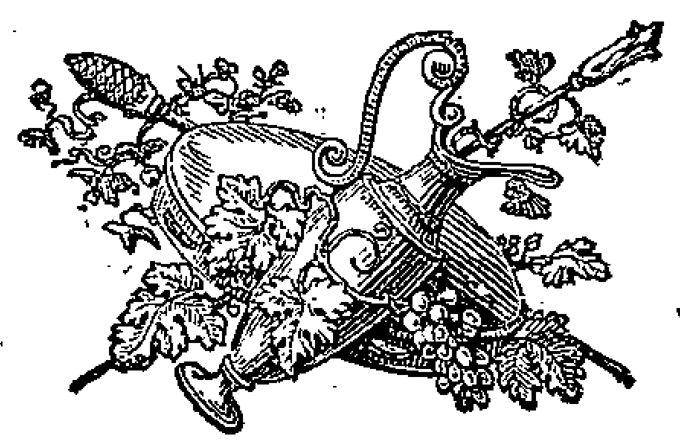
ou la Semaine du Grand Papa.

Un Conte par jour,

ou

LA SEMAINE DU GRAND-PAPA.





PARIS,

CHEZ MARCILLY, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JACQUES, N° 21.

Introduction.

M. de Luxeuil, ancien magistrat, vieillard sexagénaire, aussi respectable par l'éclat d'un beau nom, le mérite d'une carrière honorablement remplie, que par ses vertus privées et sa bienveillance, possédait à Sully, non loin des bords de la Loire, une habitation entourée de sites agréables. Cette délicieuse retraite était bien digne d'un homme qui avait toujours fait des plaisirs de l'ame ses plus pures délices.

C'est là que M. de Luxeuil passait, chaque année, la belle saison. L'emploi de ses jours se partageait entre la promenade, la lecture et les distractions d'une société choisie. Madame de Blainville, sa fille, possédait trois jolis enfants. Eugène et Adolphe étaient jumeaux; ils avaient dix ans, Clémentine était plus jeune d'une année. Quel plaisir n'éprouvaient pas ces chers enfants quand le moment venait pour eux d'aller visiter Sully! Le bon-papa que récréait l'aspect de leurs jeux, un peu bruyants parfois, se faisait lui-même une grande fête de les recevoir : il avait pour eux une tendresse si vive! Aussi ne dédaignait-il pas de chercher, au milieu même des plaisirs, à façonner leurs jeunes cœurs à la vertu par des leçons pratiques et des contes moraux composés pour leur instruction.

C'est donc pendant le séjour que fit à Sully, l'été dernier,

la petite famille de madame de Blainville, que les sept contes suivants furent racontés par M. de Luxeuil. Pendant chacun des sept jours de la semaine, on se rendait régulièrement, tous les matins, sous un berceau de jasmin, au fond du jardin, ou bien l'on dirigeait sa promenade aux alentours. C'est alors que le bon-papa prenait la parole. Ainsi, chaque jour, c'était un nouveau conte. Nous les avons de même recueillis successivement jour par jour : voici le premier.



LE PETIT BOITEUX.



LE PETIT BOITEUX.

Près de Ludlow, en Angleterre, vivait un pauvre et honnête fermier du nom de Thomas; cet homme avait sept enfants. Le plus jeune d'entre eux, nommé Charles, se trouva estropié dès son bas âge, par suite d'une chute qu'il avait faite de dessus un tabouret. A mesure qu'il grandit, cet accident ne fit que le rendre plus cher à ses parents, bien qu'il devînt incapable d'aucun travail pénible.

Les terres que Thomas cultivait ne s'élevaient pas au-delà de cinq à six acres; et, comme les petits fermiers en général, il était extrê-

mement pauvre. Tout ce que son propre labeur et celui de ses fils pouvaient produire, lui suffisait à peine pour vivre, pour payer son loyer et ses taxes.

Ses six enfants travaillaient beaucoup; mais ils trouvaient fort dur d'avoir à se mettre en nage tout le long du jour pour nourrir un frère paresseux qui ne voulait rien faire que se tenir les bras croisés, du matin au soir, au coin de la cheminée.

Richard, l'aîné d'entre eux, et garçon fort méchant, lorsqu'il revenait le soir de l'ouvrage battait souvent Charles; il allait même jusqu'à le chasser, à coups de pied, de son coin.

Les autres étaient bourrus aussi, mais au moins ne battaient-ils pas leur pauvre frère? Au reste, Thomas et sa femme redoublaient de soins et d'attentions pour Charles, en proportion des mauvais traitements qu'il éprouvait. Quelquefois sa mère, à l'insu de tout le

monde, lui donnait du lait, ou bien elle lui faisait en cachette un gâteau à part, quand elle cuisait.

Si Charles était d'une faible constitution et se trouvait de la sorte incapable de travailler à la terre, en revanche il était doué d'un esprit actif, entreprenant, qui devait être, dans la suite, un plus grand trésor pour lui que cette force de corps qui lui manquait.

La bibliothèque de la chaumière consistait en une Bible, un Ancien Testament, et un Recueil de fables qu'un des fils avait trouvé, sur son chemin, en revenant du marché. A l'aide de ces livres, la mère de Charles, la seule de la famille qui sût lire, enseignait à ce pauvre enfant à connaître ses lettres, à joindre ses syllabes. Avec de l'application et du travail, Charles ne tarda pas à pouvoir lire dans la Bible aussi couramment que le chantre de la

paroisse, du moins sa mère le crut-elle; et il consacrait toujours ses dimanches à lui en lire quelques passages.

Encouragé par ces premiers succès, l'ambition de Charles fut bientôt d'apprendre à écrire; mais hélas! c'est ce que sa mère ne pouvait lui enseigner, et cette idée le décourageait. Il s'efforça toutefois de tracer avec de la craie quelques grandes lettres, et il le fit si bien sur la pierre de l'âtre, que sa mère mit en réserve assez d'argent pour lui acheter du papier, des plumes, de l'encre, et payer les honoraires d'une semaine au maître d'école du village : ce fut là toute l'instruction que reçut Charles sur l'écriture.

Par les efforts de sa propre émulation et une assiduité non interrompue, notre petit estropié apprit en peu de temps à écrire, mieux encore que le maître d'école du village, en sorte que le bruit de ses

connaissances ne tarda pas à se répandre dans les alentours, et à parvenir enfin aux oreilles du respectable ministre de l'endroit.

Le révérend M. Simpson, homme d'une piété et d'une charité sincères, mettait en pratique les vertus qu'il prêchait; il résolut donc d'aller, à la première occasion, rendre visite au fermier Thomas, et de s'assurer par lui-même des talents de ce fils qu'on lui vantait si fort. Le chantre de la paroisse fit part de la résolution du digne ecclésiastique au père et à la mère de Charles : celui-ci ne s'en montra ni vain, ni orgueilleux.

Un jour comme il écrivait à côté du feu, son frère aîné, Richard, revenant du travail, entre inopinément dans la chaumière; il y cherchait une serpe pour abattre quelques chardons. Dès qu'il vit de quoi s'occupait son frère, il se mit dans une grande colère, renversa le tabouret sur lequel Charles écrivait, cassa l'encrier,

brûla son papier; et non satisfait de tant de violences, il le battit encore de la manière la plus impitoyable, bien que sa mère fût accourue pour sauver Charles de sa brutalité.

« Quoi, s'écria-t-il tout en fureur, sommes-nous obligés de travailler sans relâche pour que vous puissiez faire le monsieur? Bon! il faut que vous acquériez de la science, et pourquoi? Pour qu'elle vous conduise aux galères. Eh bien! moi, je ne travaillerai pas un seul jour de plus à la maison, et mes frères sont des fous s'ils y restent. »

En disant ces mots, Richard monte l'escalier; et après avoir fait un paquet de ses hardes, il se rend le soir même à Ludlow, et s'enrôle aussitôt, comme soldat, dans un régiment d'infanterie qui s'y trouvait en garnison.

Quelques instants après, le vieux Thomas entre dans la cabane

pour chercher Richard; quel ne fut pas son chagrin en voyant le cruel traitement qu'avait essuyé Charles : en effet, sa figure était enflée des coups que lui avait donnés son frère. Le pauvre homme n'avait jamais eu jusque là le moindre soupçon que son fils étudiât, et qu'il eût appris à lire et à écrire. Cependant il s'empressa de le consoler avec beaucoup de bonté, en lui disant : « Je vous achèterai d'autre encre et d'autre papier, et je suis bien aise que Richard soit parti, car il était toujours en querelle avec quelqu'un de nous. »

Une fois la colère de Thomas apaisée, sa femme lui apprit qu'elle avait ouï dire que Richard venait de s'engager; il en fut bien fâché. Charles, à qui cet évènement perçait le cœur, se regardant comme la cause, quoique involontaire, de la folie de Richard, se mit à supplier Dieu avec ferveur de ne pas souffrir qu'il demeurât plus long-temps à charge à son père et à ses frères. Le lendemain,

M. Simpson passa devant la cabane et demanda, de la porte, à madame Brown, des nouvelles de son petit estropié.

Charles, qui venait d'achever sa lecture de la Bible, était assis sur son petit tabouret au coin de la cheminée; avant même que sa mère pût répondre, il se leva en disant : « Je suis, monsieur, l'enfant dont s'informe votre Révérence. »

M. Simpson sourit en entendant parler Charles; alors il entra dans la chaumière, et s'assit sur un banc. Après avoir pris amicalement la main droite de l'enfant, il lui fit plusieurs questions sur l'Écriture-Sainte : puis, charmé bientôt de ses réponses judicieuses et de son heureuse mémoire, il voulut s'assurer s'il savait écrire et calculer.

A cette question, Charles se prit à rougir ; elle lui rappelait en effet la conduite du malheureux Richard. Comme il avait l'air confus,

qu'il ne savait que répondre, M. Simpson jugea qu'il n'avait pas ces connaissances; il le pria de lire un chapitre de la Bible : c'est ce que fit Charles, mais avec tant de solennité, en observant si bien ses ponctuations, que le ministre ne put s'empêcher de lui demander qui lui avait enseigné à lire.

Charles répliqua modestement que c'était sa mère. Il se remit alors de son trouble, et tira de sa poche quelques exemples d'écriture qu'il avait sauvées de la fureur de son frère. M. Simpson fut étonné de la netteté de ses lettres, et dit que peu de personnes pouvaient se flatter d'avoir une plus belle main. Charles, enhardi par ce trait de bonté, saisit cette occasion d'avouer qu'il ne connaissait pas du tout l'arithmétique.

« Soyez sans inquiétude, mon enfant, reprit M. Simpson, en se levant et glissant une couronne dans la main de Charles; vous

ne resterez pas long-temps ignorant; vous saurez l'arithmétique et bien d'autres sciences. Votre émulation et vos dispositions précoces méritent protection, vous l'aurez. Venez au presbytère demain vers les dix heures; s'il vous est impossible de marcher, je vous enverrai un cheval. Nous passerons la journée ensemble, puis nous aviserons aux moyens à prendre pour faire de vous quelque chose un jour à venir. »

A peine Charles eut-il reçu la couronne de M. Simpson, et surtout entendu les paroles pleines de bonté sorties de sa bouche, qu'il se trouva dans le plus grand embarras, et tout-à-fait hors d'état de lui adresser les moindres remercîments. Cette reconnaissance muette qui parlait par le cœur de Charles, plut infiniment à l'ecclésiastique; jetant des regards pleins d'intérêt sur le pauvre garçon, il sortit de la chaumière. Aussitôt Charles, se jetant à genoux, re-

mercia son Créateur de lui avoir envoyé un protecteur aussi bienveillant. De son côté, sa mère, qui déja voyait en lui sans doute un grand personnage, parcourait dans tous les sens sa chaumière avec un air de fierté vraiment comique : « Eh bien ! Charles, dit-elle, que penseront vos frères, quand ils apprendront que le ministre va faire votre fortune. — Chut, maman ! répondit Charles, il ne faut point porter nos espérances trop loin; dans notre humilité, remercions plutôt Dieu d'avoir bien voulu jeter un regard favorable sur nous. »

Thomas et ses fils furent bientôt de retour; la vieille femme leur raconta tout ce qu'avait dit M. Simpson ; elle ajouta même au récit bien d'autres choses de son cru. Le cœur du père fut, à son tour, gonflé d'ambition; il voyait déja Charles lancé dans une sphère brillante. Ses autres fils en étaient charmés aussi; et, pour la première

fois, ils souffrirent volontiers que leur frère impotent occupât le coin de la cheminée.

Le lendemain matin, Charles se rendit au presbytère, et y resta tout le jour occupé à des lectures et des conversations avec M. Simpson. Après qu'ils eurent fini, ce dernier témoigna toute sa satisfaction à Charles, et lui dit : « Je viens d'écrire à M. Gorton, maître de l'école grammaticale de Ludlow; je l'ai prié de m'informer s'il aurait, en ce moment, une vacance chez lui, car je me propose de vous faire instruire, à mes frais, pour le saint ministère. »

Cette nouvelle porta la joie dans le cœur de Charles. Il voulut fléchir les genoux et remercier son bienfaiteur; mais M. Simpson dit : « Mon ami, votre reconnaissance n'est due qu'à Dieu; je ne suis que l'instrument de sa bonté; je ne fais qu'accomplir, envers un de

mes semblables, l'acte de charité que ses lois me prescrivent. D'ailleurs je suis convaincu que je prépare en vous un fidèle berger pour le troupeau de notre Seigneur. Retournez donc à la chaumière de votre père; et, dans quelques jours, vous serez convenablement équipé pour vous rendre à Ludlow. »

Charles revint chez lui le cœur pénétré de reconnaissance. Le surlendemain, M. Simpson vint à la cabane de Thomas avec la réponse qu'il avait reçue de M. Gorton; celui-ci le prévenait qu'il était tout disposé à bien accueillir son protégé. Après avoir lu cette lettre à madame Brown, le ministre donna à Charles un peu d'argent pour payer, disait-il, ce dont il pourrait avoir besoin; puis il ajouta: « Dès que vous serez prêt, faites vos adieux à votre famille et venez au presbytère, d'où l'on vous conduira à l'académie. »

Ces instructions ayant été ponctuellement suivies par Charles et

sa mère, celui-ci fut bientôt placé sous la direction d'un maître habile; et telles furent ses dispositions qu'avec une assiduité infatigable, au bout de deux ans, M. Gorton le déclara propre à l'Université.

La douceur constante de son caractère et la pureté de ses mœurs, qui lui avaient assuré jusqu'ici l'amitié de M. Simpson, ne se démentirent point pendant son séjour parmi les gais étudiants d'Oxford. Il était chéri de tous ses professeurs; et quand il eut mission de prêcher, il reçut, en outre de ces premiers honneurs académiques, le degré de bachelier en théologie.

Il fut insensiblement nommé coadjuteur de M. Simpson; puis enfin il devint un prédicateur si célèbre, que le nom seul de M. Brown suffisait toujours pour remplir une église. Des théologiens de la métropole, qui avaient entendu parler de lui de la manière la plus

avantageuse, le priaient souvent de venir prononcer leurs sermons annuels sur la charité, afin de rendre les aumônes plus abondantes.

Mais les vertus de Charles Brown *le boiteux* n'étaient pas moins éminentes que ses talents; et l'on admirait sa charité à l'égal de sa piété. Heureux sous le toit hospitalier de M. Simpson, il trouvait les moyens de puiser, dans ses faibles honoraires, des secours pour son père et sa mère, qui étaient alors fort avancés en âge. Il se rendait non moins utile à ses frères, en leur procurant de petites fermes, qu'il les aidait ensuite à meubler.

Il y avait trois ans déja qu'il était coadjuteur de M. Simpson, lorsqu'on le pria de faire un sermon, dans le but d'augmenter la masse des fonds nécessaires à la propagation de l'Évangile dans les pays étrangers. Ce fut le discours le plus pathétique qu'on eût jamais composé sur cette matière. Son éloquente onction plut tant à l'évêque

de Winchester, qu'il lui fit offrir sur-le-champ un bénéfice, dans le Hampshire, d'un revenu de onze cents livres sterling, et le nomma en même temps l'un de ses chapelains.

Ces promotions auraient excité la vanité d'un petit esprit, elles affligèrent le sensible et généreux Brown. C'étaient là de grandes faveurs sans doute; mais elles le forçaient de se séparer de l'ami, du protecteur de sa jeunesse.

Il parla de ses scrupules à l'évêque, qui lui répondit : « Plût à Dieu, M. Brown, que tous les pasteurs du Seigneur fussent comme vous. J'écrirai à M. Simpson, et lui dirai quel habile prédicateur il a pour suffragant. Je verrai aussi à trouver le moyen que vous et lui ne soyez point séparés, car une telle amitié est bien rare. »

Avant que M. Brown allât prendre possession de son nouveau bénéfice, situé près de Portsmouth, il retourna de chez l'évêque de

Winchester dans le Shropshire. A son arrivée, M. Simpson passa sous silence sa propre nomination, car le même bon évêque venait de lui procurer un bénéfice de douze cents livres sterling par an, dans le même comté.

L'époque du départ de M. Brown pour Portsmouth arrivait enfin; le chagrin qui venait, de jour en jour, obscurcir de plus en plus son front, confirma l'excellence de son caractère, et prouva qu'il prisait la société de M. Simpson au-delà de tous les honneurs dont on l'avait comblé.

Ces témoignages si éloquents de gratitude de la part de M. Brown firent tant d'impression sur M. Simpson, qu'il offrit de faire une partie de la route avec son ancien suffragant; mais comme cette proposition fut acceptée avec des démonstrations de plaisir vraiment attendrissantes, il finit par mettre dans les mains de son jeune

ami sa propre nomination à un bénéfice près de Portsea, lieu distant de huit milles environ du rectorat de M. Brown.

La joie de ce dernier fut alors excessive : « Dieu merci, s'écria-t-il en saisissant la main de M. Simpson, mon bénéfice a maintenant quelque prix à mes yeux; car sans vous, sans votre présence, je n'aurais en aucun temps pu connaître le bonheur. »

Jamais deux amis ne furent plus sincèrement unis, ni deux cœurs plus heureux. Lors de sa promotion, M. Brown avait fait l'achat d'une petite habitation pour son père et sa mère; il leur assura de plus soixante livres sterling de rente. De son côté, M. Simpson, avant son départ, prêta sans intérêt de l'argent à tous les frères de M. Brown pour leur procurer des fermes plus avantageuses.

Toutes ces affaires une fois réglées, MM. Simpson et Brown firent leurs préparatifs de départ. En quittant la chaumière du vieux

Thomas, Brown jeta des regards d'attendrissement vers le tabouret sur lequel il avait coutume d'étudier; alors il se mit à penser à son pauvre frère Richard : « Malheureux garçon, se disait-il à lui-même, où peut-il être maintenant? Comme soldat, il n'est pas douteux qu'il a mené une vie errante et semée de périls; ah! si je puis le rencontrer un jour, je guérirai ses blessures, il ne sera plus à la merci du sort. »

Dès que M. Brown et M. Simpson eurent quitté la chaumière, ils montèrent dans une chaise de poste pour se diriger sur Winchester; là ils se séparèrent, et, de ce point, se rendirent chacun à leurs cures respectives, où ils s'acquittèrent de leurs devoirs pastoraux avec beaucoup de zèle et d'activité. A peine ils étaient un jour séparés; on pouvait dire avec vérité que leurs vies étaient des fanaux de probité, et leurs greniers des magasins pour les pauvres.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans un champ traversé par un sentier conduisant à Portsmouth, ils rencontrèrent un soldat blessé qui demandait l'aumône. Comme ils étaient l'un et l'autre fort charitables, chacun d'eux lui donna une pièce d'argent que le soldat parut recevoir les larmes aux yeux.

M. Brown s'en aperçut, et lui dit : « Votre chagrin provient-il des blessures que vous avez reçues dans les combats ?

— Non, Charles, reprit le soldat ; non, mon frère : le souvenir de mes cruautés envers vous est la seule cause des larmes que vous me voyez répandre : Dieu m'a puni de ma barbarie.

— Eh quoi ! vous seriez en effet Richard, mon frère, s'écria M. Brown avec la plus vive émotion.

— Lui-même, répondit celui-ci en sanglotant. »

M. Simpson, profondément affecté de cette scène touchante, fut

d'avis qu'on se dirigeât vers son presbytère, qui n'était éloigné que d'un mille.

Chemin faisant, Richard raconta tous les maux qu'il avait soufferts, et comment la Providence l'avait conduit sans doute en ces lieux pour demander pardon à son frère Charles.

— « Oui, interrompit M. Brown, c'est la Providence qui nous a conduits ici tous deux, et qui m'a donné les moyens de pourvoir désormais à vos besoins. Je suis recteur d'une paroisse, près de Portsmouth; je vous y menerai dès ce soir même; vous pourrez passer avec moi le reste de vos jours, ou sinon retourner, si vous le préférez, auprès de nos père et mère et de nos frères. »

Richard adopta ce dernier parti; et, par les soins de son frère généreux, il se procura les ressources nécessaires pour prendre une bonne ferme. A la grande satisfaction de tous ses amis, il se montra humain

et digne d'éloges pendant le reste de sa vie. Il s'était fait une habitude de raconter à ses enfants l'histoire de son frère Charles Brown, *le petit boiteux*. « Cette histoire prouve, disait-il, que l'instruction est l'un des plus grands trésors d'ici-bas, et que lorsque notre corps est affligé par accident de quelque infirmité, Dieu daigne alors doubler les forces de notre ame. »

Eugène, Adolphe et Clémentine furent extrêmement touchés de l'histoire du *petit boiteux*; ils n'avaient pas proféré une seule parole pendant le récit de M. de Luxeuil. Lorsqu'il eut fini de parler, ils l'embrassèrent tour à tour, puis on s'achemina vers le logis, où le déjeuner était servi. Le reste de la matinée fut employé à se divertir.

Mardi.

L'HOMME ROUGE.



L'HOMME ROUGE.

Le lendemain, Eugène ayant trouvé sur un fauteuil, dans la bibliothèque de son grand-papa, un gros livre rempli de planches, appela bien vite Adolphe et Clémentine. Vous jugez de l'empressement qu'on mit à le feuilleter. Les gravures de ce livre représentaient tous les divers peuples du monde. On admira les uns, on blâma les autres; la figure de ceux-ci était noire, l'air de ceux-là farouche. M. de Luxeuil était survenu sur ces entrefaites.

« Mes enfants, leur dit-il, il faut bien se garder de juger aussi

légèrement des hommes, sur une simple apparence; sans doute les habitants de chaque pays ont leurs traits particuliers, leurs habitudes et leurs mœurs propres; mais la vertu, mais la piété, sont de tous les pays. Quoique ces païens grossiers, dont vous entretiennent vos livres de géographie, ignorent les lois de leur Dieu, ils n'en remplissent pas moins ses commandements par leur intégrité et leur simplicité d'ame. Il me prend, à ce sujet, envie de vous raconter une histoire que je tiens d'un respectable colon de Maryland, en Amérique. Asseyons-nous donc et écoutez-moi. Ce récit vous fera voir la folie des gens qui tournent en ridicule les indigènes des autres pays, parce que leurs usages et leurs habitudes diffèrent des nôtres. Ce préjugé, fort injuste, ne porte pas seulement sur les mœurs et les coutumes, mais il s'étend encore sur les diverses religions. Le chrétien, par exemple, déteste le musulman, ce dernier abhorre le

chrétien, et l'un et l'autre voyent en pitié le païen ignorant qu'ils devraient éclairer.

Nos trois enfants ayant fait cercle autour de M. de Luxeuil, après une petite pause le bon papa poursuivit en ces termes :

Les colons européens ont presque entièrement détruit les hommes rouges, ou aborigènes de l'Amérique ; ils méprisent leurs coutumes et leur religion, bien que plusieurs de leurs usages, notamment leur respect pour la vieillesse, leur délicatesse et leur hospitalité envers les étrangers, soient propres à faire honneur à la civilisation chrétienne.

Toutes les fois qu'un vieillard indien prend la parole, toutes les jeunes personnes de sa compagnie se taisent jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à dire. Quand un étranger s'avance vers leurs *wigwams* (c'est le nom qu'ils donnent à leurs habitations), ils se cachent jus-

qu'à ce qu'il soit passé, loin de lui barrer le chemin en le suivant et le regardant, comme font vulgairement beaucoup de personnes en France, pour satisfaire une indécente curiosité. Un voyageur s'est-il égaré, la famille indienne l'accueille avec bonté, lui offre tout ce que peut fournir sa chaumière, puis le remet sur son chemin.

Ces prétendus sauvages ont beaucoup de sensibilité, et surtout de hautes notions de l'honneur. Leur amitié est ardente, leurs inimitiés invétérées. La liberté est leur passion favorite; la chasse et la guerre, leurs uniques occupations. Chez eux, les femmes sont chargées de tous les ouvrages grossiers; le plus vif outrage qu'ils puissent adresser à un des leurs, c'est de le prier d'aller travailler comme les hommes blancs. Ils sont d'une justice rigoureuse dans leurs trafics; ils croient à un Être suprême, qu'ils appellent *l'Esprit des grandes eaux*.

En temps de paix profonde, paix extrêmement rare entre les hommes rouges et les blancs, un de ces Indiens, grand guerrier, appelé Logan, se rendit, soit pour affaire, soit pour satisfaire sa curiosité, dans les établissements des blancs, que l'on appelle « villes chrétiennes. »

C'était dans la chaleur de l'été, qui dans ce climat est excessive; Logan, après avoir parcouru beaucoup de chemin, arriva, vers le milieu du jour, dans une de ces villes. Pressé par la faim et la soif, il entre dans une maison, et demande à se rafraîchir. Le maître du logis, qui fumait un cigare sous le portique de sa demeure, entendant la demande de l'homme rouge, répondit : « Continuez votre chemin et n'approchez point d'ici; je ne donne rien aux chiens d'Indiens. » Logan ne réplique pas et se retire les yeux baissés.

Il était sur le point de quitter la ville lorsqu'une vieille négresse,

qui se trouvait sur la porte d'une chaumière en bois, lui fit signe d'entrer. Logan accepta son offre avec reconnaissance, et la négresse étala devant lui du blé grillé, avec une cruche d'eau : c'était là tout ce qu'elle pouvait offrir.

Après avoir satisfait son appétit, Logan apprit à la bonne femme qui il était, la remercia, puis lui demanda en même temps le nom de l'homme blanc qui occupait la grande maison d'où elle l'avait vu sortir. « Il s'appelle M. Creswick, répondit-elle. » A ce nom, les traits de Logan changèrent aussitôt; il s'inclina devant la femme, prit congé d'elle et poursuivit son chemin.

A quelque temps de là, l'inhumain M. Creswick alla faire une partie de chasse aux daims et aux castors sur les bords de l'Ohio, fleuve de ces contrées.

Je dois, avant tout, vous prévenir, mes enfants, que l'Amérique

est un pays immense, si nous le comparons à l'Europe : ainsi la Loire vous paraît un grand fleuve, à vous qui n'avez jamais vu de plus grande rivière ; mais les fleuves de l'Amérique, comme le Saint-Laurent, parcourent un espace de plus de sept cents lieues.

Quant aux montagnes de l'Amérique, elles s'élèvent au-dessus des nues ; quelques-unes d'elles ont près de deux lieues d'élévation. D'épaisses forêts couvrent des étendues de plusieurs milliers de milles carrés. Or dans ces pays, les voyageurs guident leurs pas à l'aide d'une boussole, comme celles dont se servent les marins à bord des vaisseaux. Un accident voulut que, pendant l'excursion de M. Creswick et de ses compagnons vers l'Ohio, il vînt à se séparer d'eux. Il est aisé de se figurer la terreur qu'il éprouva, en réfléchissant qu'il se trouvait seul au milieu d'une forêt d'une centaine de lieues d'étendue. Il y avait, il est vrai, des villes américaines à la distance de quel-

ques lieues de là; mais, hélas! M. Creswick n'avait pas de boussole.

Il erra, en cet état, pendant trois grands jours, à travers les ombres épaisses des bois, sans voir d'habitation, sans même entendre la voix d'une créature humaine. Il n'avait, pour subsister, que des oiseaux qu'il était forcé de manger crus; mais ces chasses si nécessaires ayant épuisé le peu de poudre qui lui restait, il regarda sa situation comme désespérée, avec l'alternative ou de périr de faim, ou de devenir la proie des bêtes féroces, fort nombreuses dans ces lieux déserts. Pour comble d'horreur, la nuit du troisième jour menaçait d'être fort épaisse, et la pluie tombait par torrents. Il se réfugia sous les branches d'un peuplier; se souvenant alors de sa cruauté envers Logan, il pria Dieu de lui envoyer un libérateur.

Au milieu de ses rêveries, il entend soudain un bruissement de feuilles, semblable à celui que causeraient des pas d'homme; il lève

les yeux. A son grand étonnement, il aperçoit Logan, suivi de plusieurs hommes rouges, qui s'avançaient vers lui. Ne doutant pas qu'il ne voulût le tuer, il fait aux Indiens des signes d'amitié, auxquels ceux-ci répondent de la même manière. Logan s'approche alors, « Homme blanc, dit-il, tu es perdu! où sont tes compagnons? »

Creswick, tremblant de crainte, répondit qu'ayant perdu les chasseurs dans la forêt, il errait depuis trois jours. — Viens avec moi, reprit Logan, je te donnerai à manger; tu seras à couvert toute la nuit; et, demain, on te montrera le chemin qui conduit chez toi.

Creswick, d'après ce langage bienveillant, crut que Logan ne le reconnaissait pas. Prévenu de cette idée, il reprit ses esprits et suivit son libérateur jusqu'à son wigwam, qui n'était pas éloigné. Sitôt arrivés, Logan lui servit des yams rôtis, de la venaison sèche. Ensuite il lui présenta le calumet, emblême de l'amitié chez les Indiens.

M. Creswick ayant témoigné le désir de se reposer, Logan étendit les meilleures fourrures qu'il avait, pour servir de lit à son hôte. Il lui lava ensuite les pieds, et comme ils étaient entamés par suite d'une si longue marche, il les frotta même avec de la graisse d'élan, remède accoutumé des Indiens.

Après s'être couché, Creswick réfléchit au bonheur qu'il avait eu de n'être pas reconnu de Logan. « J'aurais dû, se disait-il, immanquablement périr, car ce sont les parents de cet homme que mon oncle a massacrés. » Bref il fut dans une si grande agitation d'esprit pendant toute la nuit, qu'il ne put dormir.

Les Indiens se lèvent de fort bon matin; Logan était sur pied dès le point du jour. Ayant apprêté sa venaison et son blé, il alla éveiller l'homme blanc, qui faisait semblant de dormir. Creswick se leva sur-le-champ, et après avoir pris des rafraîchissements

que Logan avait préparés, il dit qu'il allait partir pour ses foyers.

« Vous n'avez pas de poudre, homme blanc, répliqua Logan, je n'en ai pas beaucoup moi-même, mais je remplirai votre poire, car vous pouvez en avoir besoin. » Il demanda ensuite le nom de la ville où se rendait Creswick, et quand celui-ci le lui eut appris, il ajouta : « Je vous accompagnerai jusqu'au chemin que vous devez suivre, il n'est qu'à une demi-journée d'ici. » Il remplit alors la poire à poudre de Creswick, lui donna de la chair d'élan, et ils se mirent en marche.

Chemin faisant, Logan entretint Creswick des barbaries qu'exerçaient les blancs envers les Indiens : « Ils empiètent, disait-il, tous les jours sur nos terres, et pour peu qu'ils continuent, nous ne trouverons plus où reposer notre tête; mais je ne murmure point contre le Grand Esprit. » En disant ces mots, une agitation terrible se peignait sur tous ses traits.

L'Indien remarquant la frayeur de son compagnon, lui dit : « Vous vous méfiez de moi, homme blanc! pourquoi? nous ne sommes que deux, et vous êtes armé aussi bien que moi; mais non, soyez persuadé, M. Creswick, que bien que la famille des Logan ait été massacrée par les mains de votre oncle, je n'ai l'intention de me venger ni sur vous, ni sur aucun blanc. Ne me suis-je pas, au contraire, déclaré votre libérateur et votre ami? »

Avant que le soleil fût arrivé au méridien, Logan et lui se trouvèrent sur la grand'route qui conduit aux établissements des blancs. Logan s'arrêta aussitôt, tira son casse-tête de sa ceinture, le mit à terre, plaça son arme à feu et sa poire à poudre à côté, recula de quelques pas, puis joignant les mains, il lui tint ce discours : « Homme blanc, tu le vois, ma hache est enterrée, mes armes sont abandonnées en signe de paix, tu peux m'ôter la vie; mais aupara-

vant il faut que tu saches que celui-ci que tu vois devant toi, dont l'humanité a préservé tes jours dans la forêt, s'appelle Logan le *Grand-Guerrier*. Il y a deux étés, je me rendis dans ta ville; j'étais exténué de fatigue, pressé par la faim; je te demandai à manger, et je reçus, pour toute réponse, l'ordre de m'éloigner comme un chien d'indien. T'ai-je payé d'un cruel et juste retour? non! je t'ai donné des aliments, j'ai lavé tes pieds meurtris. Mais ce n'est point la seule blessure que ressente ma grande ame. En temps de profonde paix, ton oncle m'attaqua, moi et tous les miens il nous massacra impitoyablement, sans épargner nos femmes, nos frères et nos enfants; en sorte que je suis aujourd'hui le seul Indien dans les veines de qui circule le sang de Logan: désolé, privé d'amis, seul au monde, je dois tous mes maux à cet infâme meurtrier. Cependant il n'est pas un blanc qui puisse dire qu'en venant à mon wigwam

je lui aie jamais refusé à manger ou à boire; qu'étant égaré, je n'aie point quitté ma chasse pour le remettre dans son chemin. Il s'est élevé de grands combats dans mon ame depuis que je t'ai vu mourant sous un arbre. Mon dessein était d'abord de te sacrifier à ma juste vengeance, mais le Grand Esprit a réprimé ma colère. J'ai obéi à sa voix, je t'ai traité en ami. Retourne donc chez toi; voici ton chemin; mais si jamais un homme rouge, exténué de faim, passe de nouveau dans ta ville, souviens-toi de Logan. »

En achevant ces mots l'homme rouge reprit son casse-tête, son arme à feu, sa poire à poudre, et disparut, prompt comme l'éclair.

Mes petits amis, poursuivit M. de Luxeuil, vous voyez, par la conduite de cet Indien, qu'il ne faut pas juger des vertus ou des vices des hommes par la couleur de leur peau.

Mercredi.

DURER ET SON CHIEN.



DURER ET SON CHIEN.

M. de Luxeuil et ses trois petits enfants avaient, dès la veille, projeté un tour de promenade dans une prairie voisine. Ils y remarquèrent un berger qui gardait son troupeau, et son chien fidèle qui lui ramenait celles des brebis qui cherchaient à s'éloigner. Clémentine admira l'intelligence de ce chien qui comprenait jusqu'aux moindres signes de son maître. M. de Luxeuil observa que le chien était le plus intelligent de tous les animaux connus. Les hommes, ajouta-t-il, l'emploient non seulement à la garde des maisons, des

3.

jardins, des bestiaux, mais encore à la chasse des animaux tant sur terre que sur l'eau. Je vais vous raconter à ce sujet une histoire que je tiens d'un habitant de Hambourg.

Dans le Hartz, forêt d'Allemagne, non loin de Blackenberg, vivait un pauvre bûcheron du nom de Frédéric Durer ; il n'avait pour tout bien que sa hache et un chien de Poméranie superbe, que le hasard lui avait fait trouver dans la forêt. Il existait entre Durer et Sheune (nom du chien) une aussi grande intimité que celle qui régnait entre le paysan de Franconie et son âne.

Durer, quoique très-fort, ne pouvait gagner par son travail plus de quatorze sous par jour. C'était bien peu pour le nourrir lui et sa femme. Aussi mangeait-il rarement de la viande, le pain de seigle étant tout ce qu'il pût acheter ; ce brave homme s'arrangeait toujours de manière à partager sa nourriture avec son chien.

Il existait des peines sévères contre les pauvres vassaux de ces petits souverains d'Allemagne qui auraient tué un lièvre ou toute autre pièce de gibier; quiconque avait étudié l'art de pêcher, lavait, par une prompte mort, la faute d'avoir été surpris au bord d'une des rivières de leurs Altesses. Mais Sheune, qui s'embarrassait fort peu des portes de prisons et des instruments de supplice, apportait souvent un lapin, un faisan, un lièvre aux pieds de son maître, pendant que celui-ci coupait du bois dans la forêt. Il y avait certes là de quoi flatter un pauvre diable qui ne vivait que de pain bis, arrosé de ses sueurs. Sheune plongeait aussi dans les lacs du prince régnant, et il rapportait encore fréquemment une carpe à son maître.

Bien des gens avaient coutume de demander à Durer de quelle utilité un si beau chien pouvait être pour un homme comme lui, qui n'avait pas de propriétés à garder. A quoi Durer répondait naï-

vement : « Sheune est mon compagnon, mon ami; il m'est fidèle. »

La cabane de Durer n'était pas à lui; il l'occupait moyennant une redevance annuelle de deux ducats d'argent (environ sept francs de notre monnaie), payables au premier ministre de son Altesse. Bien que cette somme n'eût été qu'une bagatelle à payer pour tout autre que Durer, elle était considérable pour ce pauvre homme qui n'avait alors que la moitié de l'argent qu'il lui fallait pour s'acquitter.

L'intendant du ministre avait réclamé plusieurs fois déjà de Durer le paiement de son loyer; à la fin il le menaça, s'il ne payait avant le samedi suivant, de le mettre à la porte.

Ces menaces accablèrent notre bûcheron de tristesse. Il ne possédait au monde qu'un ducat, son chien et sa hache. Il ne pouvait vendre sa hache sans se condamner à mourir de faim; et son cœur se brisait à la seule idée de se séparer de Sheune, son fidèle compa-

gnon. Posant sa main sur la tête de son chien, il lui disait : « Comment pourrai-je jamais t'abandonner ? tu es mon ami inséparable. » En parlant ainsi, Durer pleurait, et le chien lui léchait la main.

— Que de cérémonies, Frédéric, vous faites pour un chien ! interrompit Blanche, sa femme; il faut que vous le vendiez au marchand carrossier qui vient de s'établir à Blackenberg, autrement nous serons chassés samedi. A mon avis, dix ducats le paieraient bien.

Tandis qu'elle parlait, Sheune regardait sa maîtresse; il semblait, par ses aboiements, vouloir faire comprendre qu'il était l'objet de la conversation. Durer poussa un profond soupir, pria Blanche d'aller chercher son bâton, et lui annonça qu'il partait pour Blackenberg, à l'instant même; le malheureux avait le cœur brisé. Quant à Sheune, il suivit Durer avec ses démonstrations de joie accoutumées, ne se doutant pas qu'ils allaient se séparer pour jamais. Tout

le long de la route, il s'efforçait de distraire son maître par ses gambades; mais celui-ci, dont l'ame était navrée, demeurait insensible à tant de gentillesses. Au bout d'une heure, ils arrivent à Blackenberg, et se rendent chez le carrossier en question. Celui-ci se trouvait précisément au logis. Charmé de l'offre que lui fit le paysan de lui vendre son chien, il paya sur-le-champ à Durer le prix qu'il demandait pour Sheune, et donna l'ordre qu'on prît de l'animal tous les soins imaginables. Durer ne put s'empêcher de pleurer en mettant le collier autour du cou de Sheune. M. Gortz (ainsi s'appelait le marchand), remarquant son chagrin, lui glissa deux autres ducats dans la main. Il pria ensuite le bûcheron de suivre son domestique pour que l'on pût s'assurer du chien : ce fut la plus cruelle des épreuves pour Durer, car Sheune se mit à hurler de la manière la plus lamentable dès qu'on l'eut attaché, et, de son côté, Durer san-

glotait comme un enfant; il s'en retourna inconsolable à sa cabane, remit l'argent à sa femme, puis alla se coucher; mais, toute la nuit, les hurlements de son pauvre Sheune semblaient retentir à ses oreilles. Tourmenté comme de remords, il se leva de bonne heure le lendemain matin, et s'achemina vers son ouvrage. Pendant la nuit, il était tombé beaucoup de neige; non seulement il lui devenait alors fort difficile de retrouver son chemin, mais il existe quantité d'affreux précipices dans ces forêts de l'Allemagne. A mesure que Durer marchait, la neige tombait toujours à gros flocons. Se trompant de chemin, il fut précipité dans un de ces abîmes.

«Voilà donc, s'écria-t-il, dès qu'il eut repris le premier usage de ses sens, ma juste punition pour m'être séparé du fidèle Sheune; s'il avait été avec moi, je n'aurais pas perdu la trace de mon chemin. Je n'ai donc plus qu'à mourir; personne ne saurait entendre ma voix.

La neige continua de tomber tout le jour; les angoisses de Durer, en contemplant son sort, devinrent aussi de plus en plus terribles; enfin il jugea, par l'approche de l'obscurité, que la nuit était venue; son désespoir s'en accrut : mais la nature étant épuisée, il finit par s'endormir. Le pauvre homme rêvait à sa cabane; à sa femme, à son chien fidèle. Alors il était heureux sous son humble chaume, quand soudain, au petit point du jour, il fût réveillé par les aboiements d'un chien. Il lève les yeux, et croit apercevoir Sheune. Dans ses premiers transports, il oublie sa position et son propre danger; il lui fait signe de venir à lui, mais le chien était trop avisé pour se hasarder dans cet abîme effroyable. Tout-à-coup il disparaît.

Durer, ne voyant plus son chien, s'imagina qu'il l'avait abandonné, et se regarda définitivement comme un homme perdu. Depuis son retour de Blackenberg, il n'avait pas pris la moindre nour-

riture; or, il se mourait de faim et de froid. Une heure environ s'était écoulée déja depuis le départ de Sheune, quand Durer entend de nouveau les aboiements du chien et la voix de plusieurs hommes. C'étaient des bûcherons, camarades de Durer; ils approchèrent du précipice et l'appelèrent à grands cris. Celui-ci répondit de suite; puis, à sa grande joie, il vit descendre une corde au moyen de laquelle se cramponnant en arc-boutant tout le long du roc, il parvint, non sans des peines infinies, à gagner le sommet.

Sheune se livra alors à la joie la plus extravagante en voyant son maître délivré, et Durer n'éprouva pas moins de plaisir à caresser un compagnon si fidèle. Les bûcherons apprirent à Durer que son chien les ayant rencontrés comme ils se rendaient à l'ouvrage, avait poussé tant de cris plaintifs qu'ils s'étaient décidés à le suivre. A son tour, Durer leur raconta pourquoi il avait, l'avant-veille, vendu son

chien à un carrossier de Blackenberg : « Mais, ajouta-t-il, c'est décidé : je retourne à Blackenberg aujourd'hui même, je rends à M. Gortz son argent, dussé-je être obligé de coucher à la belle étoile. »

Notre bûcheron, accompagné de son chien, se rendit d'abord en toute hâte à sa chaumière pour consoler sa femme; celle-ci avait perdu la tête depuis la veille, ne le voyant pas revenir; aussi avec quels transports de joie ne le reçut-elle pas ? Dès qu'elle eut appris que Sheune avait sauvé la vie à son maître, elle se décida de grand cœur à garder le chien.

Durer et son chien furent à peine arrivés à la porte de Blackenberg, que Sheune se coucha en dehors des murs de la ville, et toutes les instances de son maître pour l'engager à le suivre furent inutiles. « Tu crois, dit Durer, que je vais te trahir encore; non, non, pauvre Sheune : plutôt mourir que de me séparer maintenant de toi.

Le chien semblait comprendre le discours de son maître; il remuait la queue en signe de reconnaissance. Le bûcheron se dirigea seul vers la demeure de M. Gortz. Celui-ci, dès qu'il aperçut Durer, crut qu'il lui ramenait son chien. En effet, Sheune ayant brisé la chaîne à laquelle on l'avait attaché, n'avait pu qu'aller retrouver son ancien maître. Durer raconta l'horrible accident qui lui était arrivé dans la forêt, et la manière dont son chien avait sauvé ses jours. M. Gortz en fut dans l'admiration; Durer ajouta bientôt qu'il avait résolu de ne plus se séparer de son fidèle ami, et qu'il était venu pour lui rendre son argent. « Gardez-le, mon ami, reprit M. Gortz; cet argent peut vous être utile; et, quoique je ne puisse avoir le chien, je ne passerai pas moins à votre cabane, chaque année, pour vous voir, et vous offrir une somme égale à celle-ci, comme récompense de l'attachement que vous témoignez à votre libérateur. »

Durer fut touché de la plus vive reconnaissance pour un si grand acte de générosité. « Mais à propos, reprit M. Gortz, où donc est Sheune? Je suis surpris qu'un animal aussi fidèle ne vous ait pas suivi! » Durer apprit donc à M. Gortz que son chien s'était couché hors des murs de la ville. « Toutes mes caresses, ajouta-t-il, n'ont pu l'engager à m'accompagner plus près de votre domicile. — Intéressante bête! s'écria M. Gortz. Il faut que je vous accompagne hors des remparts pour être témoin de cet étonnant exemple de l'instinct d'un chien. » Tout aussitôt que Sheune eut aperçu M. Gortz, il prit la fuite, sans vouloir même approcher de son maître.

Chacune des années suivantes, au moment où le carrossier rendait visite à Durer, Sheune s'enfuyait toujours, et n'apparaissait jamais qu'après son départ. Enfin Sheune vint à mourir : M. Gortz fit ériger un petit monument à la mémoire de ce chien célèbre, dans un

jardin qu'il possédait à Blackenberg; il y fit graver sur la pierre l'anecdote que je viens de vous raconter.

Mais qui fut inconsolable? ce fut notre bûcheron. Il s'abandonnait à sa douleur, comme s'il eût eu à regretter la perte d'un ami, d'un parent; il allait constamment, tous les dimanches, pleurer sur le pauvre Sheune. Se trouvant un jour à Blackenberg, M. Gortz fut témoin de cette scène, il en fut si touché qu'il s'élança du lieu où il s'était caché, et tirant de sa poche une bourse remplie de ducats d'or : « Frédéric, dit-il, vous avez un cœur reconnaissant; vous méritez d'être heureux. Je suis riche; prenez cet or, car vous avancez en âge, et ne pouvez plus guère travailler. Je vous procurerai une cabane commode pour vous loger vous et votre femme. Je ne saurais vous rendre votre Sheune; je puis vous procurer au moins de quoi vous placer au-dessus du besoin. »

Frédéric se jeta aux pieds de son bienfaiteur, et s'en retourna, la joie dans l'ame, à sa cabane. M. Gortz acheta dans le voisinage une petite chaumière pour le bûcheron et son épouse; il déposa en outre une somme d'argent à la banque, dont l'intérêt fut servi régulièrement à ses protégés, leur vie durant. Durer passa ainsi ses derniers jours, avec sa femme, près des restes de son fidèle ami Sheune.

Clémentine trouva le conte de Durer et son Chien fort joli. «Quand j'aurai un petit chien, dit-elle, il se nommera Sheune. — Ce mot, reprit M. de Luxeuil, signifie *beau* en allemand.» Adolphe n'épargna pas ses réflexions sur l'extrême utilité des chiens; Eugène insista surtout sur leur fidélité touchante. On n'avait point, de part et d'autre, tari cet intéressant chapitre, qu'on était déja de retour à la maison.



LA BOURSE.



LA BOURSE.

M. de Luxeuil et ses petits-enfants avaient dirigé leurs pas vers Cerdon. Chemin faisant, ils rencontrèrent un vieillard qui cassait des pierres sur la route; il paraissait très-infirme. Le généreux bon papa donna de suite une petite pièce blanche à chacun des enfants, pour qu'ils la présentassent à ce malheureux. Celui-ci se confondit en remercîments, et bénit les bons petits enfants qui prenaient ainsi pitié de sa misère et de son grand âge.

« Mon Dieu, mon Dieu! quel dur métier que celui de ce pauvre

homme, dit tout bas Eugène en revenant près de M. de Luxeuil.

— Mes amis, reprit le bon papa, quand ses trois enfants furent tous arrivés près de lui, la vue de cet homme me rappelle une anecdote que je tiens d'un Anglais; je vais vous la raconter:

Sur le chemin d'Edgware, aux environs de Londres, vivait dans une petite chaumière un pauvre homme qui, comme celui-ci, gagnait sa vie à travailler à l'entretien des grandes routes. Il avait deux fils, nommés Étienne et Jules : Étienne était âgé de onze ans; Jules, de dix. Il leur fournit à tous deux de petits marteaux pour l'aider dans son travail; mais l'aîné, dont les inclinations étaient vicieuses, faisait le vagabond et fréquentait tous les mauvais garnements du voisinage.

La mauvaise conduite d'Étienne affligeait profondément ses parents; ils le corrigeaient fréquemment, mais toujours en vain, car

il n'en continuait pas moins son mauvais train de vie. Jules, au contraire, était un bon petit garçon; il allait régulièrement à l'école du dimanche; il apprenait à lire et à écrire, grace à la surveillance d'un monsieur qui avait coutume d'inspecter l'école.

Un beau matin, Étienne et Jules, en suivant leur père à l'ouvrage, s'étaient arrêtés à quelque distance derrière lui; Jules aperçut une bourse à terre, et l'ayant ramassée, il trouva qu'elle contenait vingt guinées et quelques billets de banque, qu'il jugea n'être que du papier de rebut.

Pendant ce temps Étienne lançait des pierres pour tuer une grenouille, qui sautait au bord de la route. Jules, qui trouvait cruel de tourmenter les animaux, pria son frère de finir : ce conseil lui valut à son tour une pierre; alors, pour l'apaiser, il lui dit qu'il avait

trouvé une bourse; aussitôt Étienne courut vers lui, et chercha à la lui arracher, mais Jules la tenait bien.

Étienne demanda ce que contenait cette bourse; Jules le lui apprit. « En ce cas, dit-il, tu vas me donner dix guinées, autrement je te tue. — Vous ne voudriez pas, répliqua Jules, prendre ce qui ne vous appartient pas; les commandements de Dieu disent: Tu ne déroberas pas. Je remettrai donc la bourse à mon père pour qu'il la garde, jusqu'à ce qu'on ait trouvé son véritable maître. » Ce refus ne fit qu'irriter Étienne; il donna plusieurs coups à Jules; il lui demanda une guinée seulement pour acheter du fruit. Jules n'y voulut pas plus consentir; alors Étienne, devenu furieux, jeta son frère sur le pavé, et le battit de la manière la plus impitoyable; mais malgré ces mauvais traitements, Jules n'en garda pas moins la bourse.

Comme ces sortes de disputes ont fréquemment lieu sur les routes de Londres, aucun des passants, témoins de cette scène, ne cherchait à prendre la défense de Jules.

En ce moment, les deux frères virent s'approcher d'eux un homme âgé, nommé M. Vernon, dont la maison de campagne était située dans le voisinage. C'est lui qui avait perdu la bourse; il descendait lentement la colline, en tenant son cheval par la bride, pour voir s'il pourrait la retrouver. Arrivé près des enfants, comme il avait vu de loin ce qui s'était passé, il appliqua un coup de cravache sur le dos d'Étienne, et demanda à son frère le motif de cette dispute.

Jules raconta donc qu'il avait trouvé une bourse, et que son frère avait voulu la lui prendre pour en dépenser le contenu, au lieu de la rendre à la personne à qui elle appartenait.

Sur ces entrefaites, Étienne était parvenu à arracher la bourse des mains de Jules, et s'enfuyait avec elle à toutes jambes, quand M. Vernon, voyant passer un garçon boulanger, lui cria d'arrêter le petit voleur : ce qui fut bientôt fait.

Au mot de bourse, le garçon boulanger commença à vouloir prendre un intérêt dans l'affaire; il dit alors, en s'adressant à M. Vernon, qu'aucun d'eux ne connaissait personnellement : « Cette bourse ne vous sera point rendue, à moins que vous ne puissiez en déclarer le contenu; car la première personne venue peut réclamer une bourse.

— Je pense, répliqua M. Vernon d'un ton très-sévère, que vous ne me supposez pas capable de réclamer une chose qui ne m'appartiendrait pas. Si cette bourse est à moi, elle contient vingt guinées et dix billets de banque de dix livres sterling chaque. »

Pendant ce colloque, Étienne avait pris la fuite : le boulanger examina la bourse; il trouva que la somme qu'elle contenait était précisément celle qu'avait déclarée M. Vernon; il la lui rendit donc, mais en même temps il demanda une guinée pour sa peine, en alléguant qu'il avait une femme et quatre enfants, et que, sans lui, la bourse n'eût pas été retirée des mains du petit voleur.

« Comment s'appelle votre maître? dit alors M. Vernon. — Jacques Péters, répondit le garçon boulanger. — Alors je lui parlerai de vous, répliqua M. Vernon; c'est mon fermier. Je me nomme Vernon. »

A peine il eut entendu ces mots, que notre homme épouvanté ôta son chapeau, en s'écriant : « Vraiment je ne savais pas que vous fussiez M. Vernon; autrement je me serais mieux comporté. — Mon garçon, reprit M. Vernon, allez vaquer aux affaires de votre maître.

Je lui donnerai une guinée pour qu'il vous la remette samedi, et dites à votre femme de venir me trouver chez moi, elle recevra de nouvelles marques de ma libéralité. »

M. Vernon prit ensuite Jules par la main, et lui demanda où demeurait son père. Jules répondit en tremblant : « A environ un mille d'ici, sur la route, du côté de la ville. — Mais où alliez-vous, interrompit M. Vernon, lorsque vous avez trouvé ma bourse? — Hélas! monsieur, auprès de mon père, qui travaille près d'ici, sur la route. — A combien est-ce d'ici? — A un demi-mille environ, répondit l'enfant. — Eh bien! reprit M. Vernon, vous conduirez mon cheval; je ferai route avec vous jusqu'à ce que nous ayons rejoint votre père. »

Ils s'acheminèrent donc vers l'endroit où travaillait le vieux Carter. Avant que celui-ci sût de quoi il était question, il demanda à

Jules ce qu'était devenu Étienne, et pour quel motif il avait tant tardé à se rendre près de lui. M. Vernon, prenant alors la parole, raconta au père l'aventure de la bourse. « Ah! monsieur, interrompit ce brave homme, mon fils Étienne est un mauvais sujet; mais, grace à Dieu, Jules est honnête, et quand il trouve quelque chose qui ne lui appartient pas, il se ferait un crime de se l'approprier. — Oui, sans doute, c'est un gentil garçon, interrompit M. Vernon; et je lui veux du bien. » Il achevait à peine ces mots, qu'il monta à cheval; alors faisant un signe à l'enfant : « Voici, Jules, lui dit-il à voix basse, voici dix guinées; donnez-les à votre père. » Puis s'adressant au père, et lui montrant du doigt une grande habitation au milieu des champs : « Brave homme, lui dit-il, vous conduirez votre fils chez moi demain matin. »

Il y avait quelque temps déja que l'inconnu avait disparu, quand

le vieux Carter dit à Jules : « Tu vois, mon pauvre garçon, que la probité est une excellente chose. En conservant cette bourse, et ne suivant pas les mauvaises inclinations de ton frère, tu t'es fait un ami du grand-écuyer Vernon; car ce n'est pas sans motif qu'il veut te voir. N'as-tu pas déja, par ton intégrité, gagné dix guinées pour ton pauvre père? Je voudrais que ton frère fût un aussi brave garçon que toi. Retourne près de ta mère; la bonne nouvelle que tu vas lui porter lui causera tant de plaisir! »

Jules s'en revint au logis; le lendemain, son père et lui allèrent trouver M. Vernon, qui les reçut avec une bienveillance infinie. Entre autres choses, il demanda si Jules savait lire; il fut charmé d'apprendre qu'il savait lire et écrire. « Mon intention, Jules, dit cet homme généreux, est de pourvoir à votre bien-être à venir; et je vais, à cet effet, vous envoyer à la meilleure pension de Londres,

pour vous mettre en état d'entrer plus tard dans ma maison de commerce. »

Le vieux Carter, enchanté de l'excellente fortune de son fils, laissa de grand cœur Jules chez son protecteur. Celui-ci, demeuré tête à tête avec l'enfant, se rendit le jour même à Londres; il y fit l'emplette de ce qui pouvait être nécessaire à son protégé, et le plaça dans une école à Islington. Bientôt il prit en amitié le vieux Carter; il demandait souvent aussi des nouvelles d'Étienne; mais il ne recevait, sur son compte, aucun renseignement avantageux.

Au bout de trois ans, Jules fut retiré de l'école pour entrer dans la maison de commerce de M. Vernon, à Finch-Lane; sa conduite fut telle alors qu'il parvint, dans la suite, au rang de commis en chef de cette maison; et qu'enfin même, avec le temps, ce négociant l'associa à ses opérations dont les bénéfices étaient considérables.

La même bonne conduite qui avait valu à Jules des amis dans l'adversité, lui en procura dans la prospérité. Estimé de toutes les connaissances de M. Vernon, il forma des liaisons dont le résultat fut son mariage avec une riche héritière, parente de son bienfaiteur. Il devint bientôt un des hommes les plus heureux; en effet, il possédait les deux trésors les plus précieux de ce bas monde, un ami vrai, une bonne épouse. M. Vernon qui l'aimait comme son propre fils s'intéressait de tout son pouvoir à son bonheur.

La prospérité ne le rendit ni plus fier, ni plus égoïste; il commença par assigner une honnête aisance aux auteurs de ses jours. Souvent il demandait avec anxiété des nouvelles de son frère Étienne; celui-ci s'était caché et associé à une bande d'aventuriers: ce qui affligeait profondément son père et sa mère.

L'épouse de Jules possédait plusieurs terres d'une valeur considé-

rable dans un des comtés de l'ouest; celui-ci fut donc promu, en l'an 1775, à la dignité de haut-shérif. Sa bienveillance et son aménité lui concilièrent l'estime de toutes les classes aisées du comté. Il est vrai de dire que nul shérif n'avait jamais témoigné autant d'égards pour les juges du district, et ne les avait convoqués avec autant de magnificence. Aux assises d'été de cette année, le rôle des causes présentées offrait une longue liste de criminels. Lorsqu'elle fut remise au haut-shérif, il se trouvait alors entouré de plusieurs personnes appartenant à la noblesse comme à la bourgeoisie du comté; il en fit tout haut la lecture. M. Vernon, qui faisait partie de l'assemblée, fut étrangement surpris de voir le shérif paraître tout-à-coup frappé d'une grande agitation.

M. Carter le pria soudain de le suivre dans une autre pièce. Dès qu'ils y furent entrés : « Ah! M. Vernon, s'écria-t-il, jugez de mon

désespoir! Mon malheureux frère Étienne est un des prévenus portés sur le rôle. » M. Vernon fut comme pétrifié de cette nouvelle; mais rassemblant ses forces pour consoler son ami, il lui dit : « Calmez-vous, M. le shérif, nous nous efforcerons d'étouffer cette terrible affaire, autant que le permettent les devoirs de la justice; à tous événements, ce qu'on pourra faire, on le fera pour adoucir vos peines. »

M. Vernon connaissait personnellement un des juges; il l'alla trouver et lui exposa la malheureuse position de M. le shérif Carter. Ce juge se rendit de suite près du shérif, pour lui dire qu'il pensait que, vu les circonstances, ni la cour, ni le ministère public ne s'opposeraient à ce qu'Étienne fût jugé dans un des comtés voisins! Il lui insinua également qu'il était convenable d'avoir, à ce sujet, un entretien avec le procureur-général et son conseil, afin que, lors-

qu'il serait proposé à la cour de porter la cause d'Étienne ailleurs, le consentement de toutes les parties rendît inutile un exposé pénible de l'affaire.

En conséquence de cet avis, le substitut du procureur-général, Shepherd et M. Allen, conseil du prisonnier, se rendirent à leur tour chez le digne shérif : « Mon cher monsieur Carter, dit M. Shepherd, votre position est assurément déplorable d'après le caractère dont vous êtes revêtu ; M. le procureur-général a donc consenti à ce que la cause d'Étienne fût portée dans le comté voisin. Du reste, reprit M. Allen, je crois votre frère hors de danger, d'après le contenu de l'assignation, et les témoins qui sont tenus de paraître, peuvent prouver qu'il n'est pas la personne qui a commis le délit. »

M. Carter fut bien reconnaissant envers le juge et le procureur-général de ce qu'ils avaient, par ce trait d'humanité, épargné à son

honneur un affront si cruel. La proposition fut faite à la cour, qui y accéda, puisqu'il paraissait que c'était le vœu de toutes les parties.

Sur ces entrefaites, M. Vernon se rendit à la prison d'Étienne; l'ayant trouvé en proie à ses remords, il lui apprit et l'histoire de son frère et ce qui s'était passé touchant les poursuites dirigées contre lui.

— Ah! monsieur, répondit ce malheureux en pleurant amèrement, si j'avais montré les mêmes inclinations que mon frère lorsqu'il trouva votre bourse, vous nous auriez peut-être servi de protecteur à tous deux, je n'aurais point à me reprocher aujourd'hui cette vie honteuse que j'ai toujours menée depuis : au surplus, je vous le jure, s'il plaît à Dieu que ma vie soit sauvée, je serai à l'avenir un homme de bien, car je vois qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu. »

Il demanda ensuite des nouvelles de son père et de sa mère, ajoutant : « Et j'ai été assez infâme pour les abandonner ! »

M. Vernon saisit cette occasion de parler de la rente que Jules avait faite à ses parents, comme de la fortune immense qu'il avait acquise. « Enfin, poursuivit-il, le haut-shérif du comté où doit être portée votre cause n'est autre que lui-même... Ainsi jugez du désespoir de Jules, en voyant son frère figurer sur la liste des criminels. — Juste ciel ! interrompit Étienne, moi regarder encore mon frère en face, je ne l'oserai jamais, je mourrais de honte. Ah ! monsieur, obtenez, je vous supplie, qu'on me juge ailleurs. »

La cause d'Étienne fut en effet portée dans un comté voisin ; M. Carter voulut assister aux assises, malgré l'anxiété cruelle que son amitié pour son frère lui faisait éprouver. Mais quand le greffier appela le nom d'Étienne, il se trouva si profondément affecté,

qu'il lui devint impossible de demeurer en cour. M. Vernon prit sa place au banc des juges. A la lecture de l'acte d'accusation, Étienne versa un torrent de larmes, et répondit, selon l'usage : « *Non coupable.* »

M. Shepherd exposa l'affaire devant la cour et le jury. Ensuite on procéda à l'audition des témoins; ceux-ci jurèrent, sans hésiter, que le vol était constant; mais aucun d'eux ne put prouver l'identité du prisonnier à la barre, avec la personne qui l'avait commis. En conséquence de ce, M. Allen dit à la cour que, bien qu'il fût prouvé que le vol avait été commis, il n'existait cependant point de preuve acquise pour en charger le prisonnier.

Le président résuma les charges, puis s'adressant au jury, il dit : « Les vols et les meurtres réitérés qui se commettent en diverses parties du royaume sont des maux bien affligeants, surtout quand

des jeunes gens bien dispos de corps, tels que le prisonnier, s'attachent, dès leur bas âge, à un genre de vie déréglée plutôt que de se livrer à des habitudes de travail. Au surplus, les charges portées contre l'accusé ne sont pas assez concluantes pour motiver sa condamnation, il doit être acquitté. » L'arrêt fut ainsi prononcé par le jury; le président, après avoir adressé à Étienne une exhortation touchante, ordonna donc sa mise en liberté.

Aussitôt les portes s'ouvrirent. Jules vola près d'Étienne. Mais les deux frères furent long-temps, l'un devant l'autre, sans pouvoir proférer une seule parole; enfin Étienne, baissant les yeux, rompit le premier le silence : Jules, je suis indigne que vos regards s'arrêtent sur moi. — Vous ne l'êtes plus, Étienne, répondit le digne shérif, si votre repentir est sincère; et si, comme vous l'avez juré à M. Vernon, vous tenez à la ferme résolution d'éviter à jamais la mauvaise compagnie.

Ensuite Jules lui donna une somme d'argent pour acheter des vêtements dont il avait un extrême besoin. Étienne prit le parti d'aller demeurer dans le voisinage de ses père et mère; son frère plaça sur sa tête une annuité avec laquelle il passa le reste de sa vie dans la pratique de la vertu et de la religion. Sa reconnaissance et son repentir dédommagèrent ses parents et son frère des chagrins qu'il leur avait causés jadis. Il devint esclave de ses devoirs, pieux, honnête; en outre il pratiqua tous les actes de charité qui se trouvaient en son pouvoir.

La réforme d'Étienne rendit M. Jules Carter un des hommes les plus heureux qui fussent au monde; il pouvait donc enfin jouir de cette prospérité dont la Providence avait payé ses vertus; très-souvent il visitait ses vieux parents qui lui portaient la plus tendre affection. Étienne, de son côté, se faisait un devoir de déclarer que son frère et

M. Vernon avaient servi d'instruments pour le retirer de l'abîme, pour soustraire sa famille à l'opprobre, pour lui faire bien apprécier enfin ce qu'on entend par une vie vraiment vertueuse.

Quand M. de Luxeuil eut terminé ce conte, il pria Eugène de lui dire quelle morale il en pouvait tirer. — Que la probité, reprit l'enfant, est pour l'homme la seule garantie de son bonheur. — Voilà qui est fort sagement répondu, répliqua le grand-papa.

Clémentine, tant soit peu jalouse de l'éloge qu'on venait de faire d'Eugène, ajouta d'un air important que « les enfants qui disaient exactement leurs prières, apprenaient soigneusement leurs devoirs, étaient sûrs d'être heureux un jour, tout pauvres qu'ils fussent alors en ce monde. »

Et Adolphe, pour renchérir encore sur les sages réflexions d'Eugène

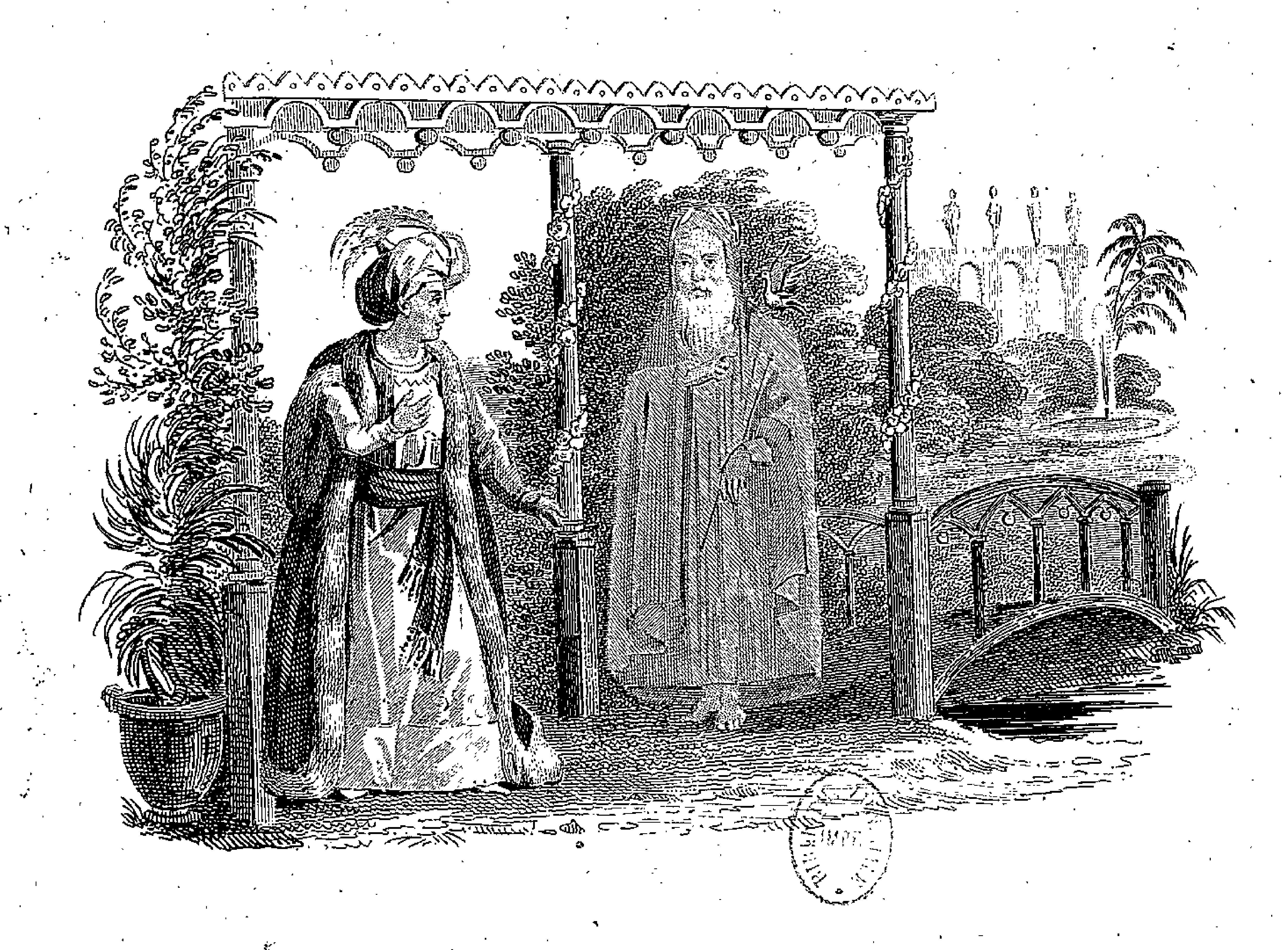
et de Clémentine, reprit : « Dieu comble toujours de biens ceux qui sont industrieux et sages. »

Le bon papa, enchanté de ce colloque intéressant, embrassa ses petits-enfants, les uns après les autres, en disant : « Vous méritez qu'on vous donne de l'instruction, puisque vous savez si bien la mettre à profit. » Au bout de quelques minutes, on était de retour à la maison.



L'OISEAU

A AIGRETTE DE POURPRE.



L'OISEAU A AIGRETTE DE POURPRE.

On avait consacré la journée du vendredi à une nouvelle excursion près des bords de la Loire. M. de Luxeuil et ses enfants vinrent à passer devant la maison d'un malheureux père de famille, qu'on allait traîner en prison pour une petite somme d'argent qu'il devait à un créancier impitoyable. Sa femme était morte le matin même du typhus, et deux de ses enfants, en bas âge, étaient gisants dans leur lit, en proie à la rougeole.

En détournant les yeux de cette scène de désespoir, Clémentine

s'écria que le créancier de ce pauvre homme devait être bien cruel. — Et cependant, répliqua M. de Luxeuil, il est fort riche, je le connais; mais c'est un homme passionné pour de vains objets de luxe, il ne voit que lui, ne pense qu'à satisfaire ses goûts : ce qui le rend égoïste et inhumain. Au reste, laissez-moi faire; ce pauvre malheureux n'ira pas en prison, je vous l'assure; un mot de ma main à son créancier suffira pour adoucir son sort. »

En disant ces mots, M. de Luxeuil entra dans la maison. Les enfants, demeurés au dehors, attendaient avec anxiété le résultat de la démarche de leur grand-papa; celui-ci sortit bientôt, le front rayonnant de joie et suivi des bénédictions des assistants, surtout de celles de l'homme qu'il venait de sauver.

On marchait depuis quelque temps en silence, lorsque, trouvant un banc ombragé, M. de Luxeuil invita ses petits-enfants à s'y as-

seoir. « Pour aujourd'hui nous n'irons pas plus loin, dit-il ; la scène dont vous venez d'être les témoins me fait souvenir d'un conte persan que voici :

« Quand le grand Tamerlan fut descendu des monts glacés du Caucase, et qu'il eut soumis par sa valeur les empires d'Asie, il s'en fonda un lui-même qui s'étendait depuis les montagnes de la Perse jusqu'aux murailles de la Chine. Shah-Abbas, Persan de naissance, était fils d'un prince qui avait commandé les armées de Tamerlan. Renonçant à la profession des armes, il s'était retiré de la cour de Delhy, sitôt après la mort de son père. Il acheta la Vallée des Roses, dans la province de Cassimère, et y envoya mille chameaux chargés des richesses que lui avait léguées son père.

Versé dans la science des bramines, Shah-Abbas se montrait ostensiblement humain et généreux. La réputation de son opulence,

de sa sagesse et de son hospitalité, parvint aux oreilles de tous les princes de l'Orient. Il fut donc visité tour à tour par les rois, les nobles et les sages des pays les plus éloignés de l'Asie. Ces divers personnages proclamèrent la sagesse de Shah-Abbas dans leurs propres royaumes, et signalèrent ce prince comme le plus heureux des mortels.

Mais, hélas! le cœur de Shah-Abbas n'était que vain; toute son ambition était de passer pour le plus sage et le plus généreux des nobles, en sorte qu'il dissipait ses richesses en superfluités, et que cette pompeuse hospitalité de chaque jour qu'il accordait, ne profitait point aux malheureux, mais uniquement aux sycophantes qui l'entouraient et l'enivraient d'encens.

Les trésors de Shah-Abbas étaient si prodigieux, qu'il avait réuni dans son palais tous les genres de raretés éparses sur la surface de la

terre. Ses jardins étaient plantés de toutes les fleurs qui parfument les beaux climats de l'Asie. Ses ménageries et ses volières contenaient les bêtes et les oiseaux les plus curieux. Apprenait-il qu'un prince possédait une curiosité qui manquait à sa collection, il en offrait une somme d'or si considérable, qu'il était sûr de l'acquérir ? Souvent il se rendait déguisé dans les villes du voisinage pour apprendre quel respect il inspirait ; il lui arrivait alors de se voir à la fois blâmer par les sages et préconiser par le vulgaire. Un soir, qu'il s'était introduit déguisé dans un caravanserail, il entendit un homme du Thibet dire à un marchand de Scindy, que certain derviche de Delhy venait de vendre au seigneur Nareka, de la forêt de Cèdre, une curiosité qui n'avait pas sa pareille sur la terre. Shah-Abbas, étonné, se rapprocha vite des marchands. « Fradlala, dit l'homme de Scindy, vous excitez ma curiosité ; qu'est-ce donc que cette mer-

veille? — C'est, répliqua Fradlala, tout simplement un oiseau blanc, de la grosseur d'un perroquet, qui porte une aigrette de pourpre sur la tête; mais ce qu'il a d'étrange, c'est qu'il parle plusieurs langues, et qu'il peut surtout, à la première vue, dire si une personne est heureuse ou non. »

C'était-là sans doute une découverte bien précieuse pour Shah-Abbas. Il retourna de suite à son palais, et résolut de faire acheter, dès le lendemain même, par son ministre Scindia cet oiseau miraculeux. Et de fait, le lendemain, Scindia fut expédié avec trois chameaux chargés d'or au palais du seigneur Nareka, dans la forêt de Cèdre. Shah-Abbas s'enivrait déja de l'espoir de posséder le merveilleux oiseau; et dès que Scindia fut parti, il s'assit dans son pavillon. En vain ses esclaves l'entouraient-ils, brûlant les uns de l'encens, ceux-ci jouant de divers instruments, les autres dansant autour de

lui pour le divertir! toutes les pensées de Shah-Abbas étaient absorbées par le voyage de Scindia!!!

Mais déja le soleil descendait sous les eaux de l'Indus, quand Scindia revint les yeux baissés. A sa vue, Shah-Abbas, sans douter du succès de sa mission, s'écrie: « Où est l'oiseau? » Scindia, se prosternant aux pieds de son maître, et poussant un soupir amer, lui dit: « Lord Nareka m'a chargé de dire à monseigneur Shah-Abbas qu'il ne se séparerait point de son oiseau pour tous les trésors de la terre. »

A peine il eut entendu ces mots, que le front de Shah-Abbas s'obscurcit. Ayant fait signe à ses esclaves de se retirer, il ordonne à Scindia de lui répéter, dans le plus petit détail, tout ce qu'avait dit Nareka. — « Très-puissant Shah-Abbas, reprit le ministre, dès que j'eus rendu compte au seigneur Nareka de l'objet de mon voyage, il

me dit : « Je m'étonne que le sage et grand Shah-Abbas, dont les trésors et la puissance sont les plus grands après ceux de Tamerlan, dont les musées renferment les plus rares curiosités de la terre, envie à l'infortuné Nareka la possession d'un pauvre petit oiseau. — Et quelle réponse lui fîtes-vous, interrompit Shah-Abbas? — Je lui dis que j'avais amené trois chameaux chargés d'or et de bijoux pour prix de l'oiseau; que ces présents le rendraient le plus riche, après son maître, parmi les nobles de Cassimère. — Mais, reprit Nareka, peut-on acheter le bonheur par des richesses? Hélas! Scindia, continua-t-il, quand j'étais prince régnant, mes passions fougueuses me conduisaient dans les voies de l'erreur. La verge de l'adversité m'a singulièrement dompté; je me suis humilié devant Vishnou, et maintenant je pratique la vertu pour l'amour de la vertu même. Je suis parfaitement heureux dans mon humble réduit. Le derviche Abdal-

lah m'a donc apporté cet oiseau pour me récompenser de m'être trouvé content de mon sort. Retournez près de votre maître, et répétez-lui tout ce qu'a dit Nareka. »

Quand Shah-Abbas eut entendu ce récit, il donna les marques de la plus profonde affliction. Alors il parcourut son palais comme un fou; puis enfin, étendant ses mains vers le ciel, il s'écria : « Grand-Esprit, j'ai été hospitalier pour l'étranger, bienveillant pour mes voisins; je me suis efforcé de secourir les malheureux, le tout pour l'amour d'une vaine gloire; maintenant je veux m'humilier. Je ferai bon accueil à l'étranger, mais je ne le traiterai point avec des superfluités. Je chercherai l'infortuné, mais je ne ferai plus de festins publics pour divertir les heureux de ce monde. »

Peu après, les nobles de Cassimère furent étonnés de la réforme qui s'opéra dans les mœurs du seigneur Shah-Abbas; ses actions res-

piraient encore la munificence, mais elles étaient réglées alors par le jugement. Il mettait le plus grand soin à s'informer des malheureux, à les secourir, sans qu'ils sussent de quelle main venait le bienfait. Il ne s'élevait pas une plainte dans les provinces de Cassimère, qu'il n'y fît droit sur-le-champ; et, lorsqu'il s'entretenait avec les sages qui se rendaient à sa cour, il écoutait leurs conseils avant d'émettre son propre avis.

Par ce moyen, son cœur devint ce qu'il devait être; il réprima ses desirs déréglés; la lumière du bonheur commença de luire à son ame; il vit les objets sous leurs vraies couleurs; son sommeil devint pur, son réveil calme; la sérénité du bonheur se peignit sur tous ses traits. Parcourait-il déguisé les villes voisines, il n'entendait prononcer son nom qu'avec respect, et tout le monde dire: « Plût à Vishnou que tous les potentats de l'Asie fussent aussi sages que le seigneur Shah-Abbas. »

Il s'était fait construire un palais qui n'avait pas coûté moins de trois années de son revenu; tous les artistes de Cassimère avaient concouru à l'érection de ce monument. Ses jardins eux-mêmes surpassaient ceux de l'empereur en magnificence. Dans un d'eux s'élevait un pavillon situé sur une île au milieu d'un lac, dont l'eau claire et limpide abondait en cyprins dorés. C'est là que Shah-Abbas avait coutume de se retirer au milieu de ses douces rêveries; souvent il prenait plaisir à contempler ces poissons qui fendaient le cristal des eaux de leurs nageoires dorées; il puisait de sages instructions en la sagesse d'une Providence qui se montre partout dans la nature.

Un matin qu'il se livrait ainsi, comme à l'ordinaire, à ses méditations, il fut distrait soudain par un bruit semblable à celui qu'eût fait quelqu'un en marchant; il lève les yeux, et voit en effet devant lui un vieux derviche sur l'épaule duquel était perché un oiseau qu'on

eût dît être celui du seigneur Nareka. Le prince se lève pour saluer le saint homme, et l'oiseau s'écrie : « Monseigneur Shah-Abbas, vous êtes parfaitement heureux; je vous suis envoyé en présent par le seigneur Nareka. »

Shah-Abbas, émerveillé, allait répondre, quand le derviche lui dit : « Voyez, seigneur, je vous apporte volontairement un objet précieux pour lequel vous aviez offert en vain trois chameaux chargés d'or et de bijoux. J'ai entendu parler de votre sagesse dans les déserts du Thibet; je vous l'offre donc cet oiseau rare, comme un présent destiné, par l'ange du bonheur, à l'homme qui se trouve le plus heureux de son sort. Je l'avais donné à Nareka; mais dans le caravanserail, je vous ai reconnu, quoique vous vous crussiez ignoré. C'est moi qui racontai que ce merveilleux oiseau venait d'être vendu au seigneur Nareka, par le derviche Abdallah. Je vis l'impression de vos

traits, je devinai l'avidité de vos desirs. J'endurcis donc le cœur de Nareka pour qu'il ne se laissât pas séduire par vos offres, quoiqu'il soit pauvre. Ce moyen a réussi à vous guérir de votre vanité : car mon art m'apprend que vous êtes rendu à la sagesse et au bonheur. »

Shah-Abbas allait se prosterner aux pieds du derviche; levant les yeux, il fut étonné de ne plus l'apercevoir; mais soudain une nuée, si brillante que ses yeux n'en pouvaient supporter l'éclat, apparut au-dessus de sa tête, il en sortit une voix qui dit : « Cesse de t'étonner, ô mortel! je suis Syndaric, le génie de ta destinée. J'ai veillé sur toi depuis ton berceau; j'ai versé la sagesse sur tes lèvres, la vertu dans ton cœur; mais ta vanité avait pensé repousser pour toujours loin de toi la coupe du bonheur! Vis maintenant! et vis heureux, ton heure d'épreuve est passée; quand tu dormiras dans la tombe avec tes ancêtres, ta noble vie sera citée, et l'oiseau à l'aigrette de pourpre, digne

récompense de ta vertu, enseignera à jamais des leçons de sagesse aux enfants de l'Asie. »

L'oiseau à l'aigrétte de pourpre, mes chers enfants, reprit M. de Luxeuil, après avoir terminé sa narration, renferme une allégorie de ce vrai bonheur qui n'est que le partage de ceux qui menèrent une vie vertueuse; le derviche Abdallah de ce conte sert à personnifier la conscience, qui, toujours inhérente à l'homme, scrute sans relâche ses actions. Lorsqu'il en écoute enfin la voix, il agit avec droiture, et le bonheur devient sa récompense, comme il fut celle du puissant Shah-Abbas. »

Après quelques petites réflexions d'Eugène et d'Adolphe sur l'oiseau à l'aigrette de pourpre, la petite compagnie rentra fort satisfaite, non seulement du conte de Shah-Abbas, mais de la bonne action qui y avait donné lieu.



LE PRINCE NOIR.



LE PRINCE NOIR.

La matinée était charmante. Eugène et Adolphe avaient déja fait de grands préparatifs de promenade, tandis que Clémentine n'avait point songé encore à sa toilette. Le bon papa, qui se faisait rarement attendre, descend au salon... « Eh bien! Clémentine, dit-il en voyant sa petite-fille en complet négligé, nous ne pensons donc pas à sortir? — Pardon, bon papa; mais c'est que, vois-tu, je n'ai pas le cœur gai du tout. » — Oui-dà, reprirent en riant ses deux frères. — Sans doute. Je me promenais ce matin dans la cour d'en-

trée de la maison, quand je vis paraître, en dehors de la grille, une espèce de matelot, tout déguenillé, qui demandait l'aumône. Sans prendre le temps de lui adresser un mot, je rentre en toute hâte pour chercher quelques pièces de monnaie... Mais jugez de ma peine en ne revoyant plus cet homme à la grille où je l'avais laissé. Il aura pensé que sa vue me faisait peur, ou sinon que j'étais insensible à sa misère.

— Ton récit m'étonne, répliqua M. de Luxeuil, et j'ai peine à croire que ce prétendu matelot, qui paraîtrait venir de Nantes, n'ait pas trouvé, chemin faisant, des ames charitables qui aient pourvu à ses premiers besoins. Au surplus, il est vrai de dire qu'en tous pays les matelots sont en général des hommes dissipés, insouciants et légers; ils ne connaissent pas le prix de l'argent; ils le dépensent aussi vite qu'il vient, sans se soucier le moins du monde

de faire des économies pour parer aux infirmités de la vieillesse. Voici, à propos du sort commun aux matelots de toutes les nations, l'histoire de deux artisans anglais :

Dans la guerre de 1756, une Lettre de marque, appelée *Jules et Guillaume*, fut construite à Liverpool pour aller en croisière contre les bâtiments de France et d'Espagne. Il était facile, à cette époque, de se procurer des matelots, parce qu'ils se croyaient certains de faire fortune à l'aide des piastres espagnoles et des riches cargaisons françaises.

Deux jeunes artisans, tourmentés du désir de s'enrichir sans peine, quittèrent secrètement, un beau jour, leurs patrons, et se rendirent, en qualité d'ouvriers, à bord de la Lettre de marque. L'un d'eux était forgeron, et s'appelait Guillaume Wright; l'autre, nommé Charles Price, était tisserand. Comme ils étaient tous deux forts,

jeunes et bien portants, le capitaine arrêta que chacun d'eux aurait droit à une portion égale à la moitié de celle d'un matelot, dans toutes les captures qu'il pourrait faire. L'imagination est un conseiller bien perfide. Nos jeunes gens avaient reçu d'avance une partie de leur engagement; pendant qu'ils la dépensaient dans le port de Liverpool, ils s'imaginaient que tout était plaisir dans la vie de matelot.

Le but de l'expédition était d'aller croiser dans la latitude de Madère, pour intercepter un vaisseau français des Indes, appelé l'*Orient*, que l'on jugeait devoir être sur son retour de Pondichéry.

Ce fut un dimanche que la Lettre de marque mit à la voile. En levant l'ancre, l'équipage poussa trois cris de joie en réponse à ceux des spectateurs qui se pressaient en foule sur le rivage. Le cœur des jeunes ouvriers palpita plus vivement encore lorsqu'ils entendi-

rent ces acclamations se mêler aux salves des canons qui les saluaient, au bruit sourd du vent, au frémissement des flots. Mais bientôt la brise ne tarda pas à fraîchir; et à peine furent-ils entrés dans le canal irlandais, que les vagues s'élevèrent à une hauteur si prodigieuse, que nos deux aventuriers devinrent on ne peut plus malades; leur gaîté avait déja fait place au chagrin et à l'inquiétude.

Les officiers, très-scrupuleux dans l'observation de leurs devoirs, commencèrent à punir les matelots inattentifs; le lieutenant Briggs, voyant notamment Guillaume s'appuyer sur le côté du vaisseau, lui appliqua un rude coup de plat de sabre sur le dos. Charles s'affligeait de voir son camarade si maltraité; mais il était trop tard pour se repentir. Pendant plusieurs jours le vent fut très-violent; à peine Guillaume et Charles purent-ils manger quoi que ce fût. Le premier, dont l'occupation à terre n'exigeait que de la force, ne fut

qu'un méchant matelot, que les officiers battaient fréquemment. Mais Charles, actif et fort adroit, apprit, en l'espace de trois semaines, à mettre les huniers sur les cargues, aussi bien que le meilleur matelot à bord. Ceci le mit dans les bonnes graces du lieutenant, qui lui donnait souvent un verre de rhum, qu'il ne manquait pas, au reste, de partager toujours avec Guillaume.

Le vent demeurant favorable, le corsaire atteignit Madère au bout de vingt et un jours; il jeta l'ancre en vue de cette île et envoya une chaloupe à terre, pour s'approvisionner de vin, de fruits, de végétaux et de bœuf frais. Dès que la chaloupe eut rejoint le vaisseau, on remit à la voile, et, gouvernant vers le sud, on arriva dans la région des vents étésiens. *Le Jules et Guillaume*, croisant dans cette latitude, fut un jour hélé par une goëlette armée, *Lady Forbes*, sous pavillon anglais : on lui demanda d'où elle venait;

elle dit avoir reçu la chasse quelques jours auparavant (à la hauteur du Cap-Vert) d'un vaisseau de haut bord, sous pavillon français, qu'elle supposait être l'*Orient*. En reconnaissance de cette nouvelle, le capitaine Hardy, commandant le corsaire, ordonna de monter sur les vergues, et de faire à la goëlette trois saluts; après quoi il vira de bord, et se tint plus près du rivage.

Dans cette partie des côtes d'Afrique, les vents sont souvent très-légers. Un de ces calmes plats surprit le corsaire; et pendant plusieurs jours il ne se mut pas plus sur les eaux que s'il eût été dans une darse. Le capitaine trouva, par ses calculs, qu'il était alors à trente lieues ouest des îles du Cap-Vert et dans la direction où l'*Orient* devait être rencontré. Il en conçut beaucoup d'impatience; et comme ces sortes de gens sont souvent présomptueux, son lieutenant vomit des imprécations contre les vents de ce qu'ils

dormaient. Charles, jeune homme pieux, n'entendit pas sans chagrin ces malédictions insensées, et il priait Dieu de pardonner au lieutenant. Quand tout-à-coup il s'élève une brise qui, croissant à vue d'œil, se change, vers le milieu du jour, en un ouragan accompagné de torrents de pluie, d'éclairs, de grands éclats de tonnerre. On s'était vu contraint de replier toutes les voiles; et ce qui aggravait singulièrement encore le danger, c'est que le vent soufflait droit à la côte, qui, d'après le calcul le plus récent, n'était plus qu'à seize lieues de distance.

Avant six heures du soir, on avait déja perdu le mât de misaine et le grand mât. Le lieutenant et le maître voilier, qui avaient maudit les vents avec tant d'impiété, désespérèrent alors de leur salut. Les vagues roulaient par-dessus le vaisseau; le fond de cale avait six pieds d'eau; les matelots étaient cependant épuisés à force de

pomper, et la mort semblait inévitable : leur terreur s'accrut encore avec les ombres de la nuit.

Le capitaine, qui possédait une grande présence d'esprit, monta sur le tillac, et fit faire, à tour de rôle, le service de la pompe à tout l'équipage. Il ordonna une distribution extraordinaire de rhum à chacun, et déclara que, comme il y allait de la vie à tous, quiconque n'obéirait pas à ses moindres ordres serait à l'instant jeté à la mer. Il commanda ensuite à chaque homme de l'équipage de s'attacher à quelque partie du vaisseau, et de ne chercher, en aucun cas, s'il venait à se briser, à l'abandonner avant qu'il fût mis en pièces. Guillaume et Charles s'attachèrent donc, comme les autres, à la pompe. Le premier, qui n'avait pas grand'religion, pleurait ainsi qu'un enfant et se regardait d'avance comme perdu. Charles, au contraire, confiant en la providence de Dieu, attendait son sort avec résignation.

Le lendemain matin, à deux heures environ, *le Jules et Guillaume* échoua, mais avec une violence telle, que tous ceux d'entre les matelots qui avaient négligé de pourvoir à leur sûreté, furent du choc précipités dans les flots. Un instant après, le navire se fendit; son avant fut submergé. La confusion et les cris du reste de l'équipage, qui survivait encore à bord des débris, devinrent épouvantables. C'est ainsi que, bravant les premiers ordres du capitaine, les matelots coupèrent les câbles, au moyen desquels M. Hardy, son lieutenant et le maître voilier s'étaient attachés au vaisseau, et les entraînèrent de force avec eux dans une grande chaloupe, qui fut presque aussitôt engloutie dans les flots.

Guillaume avait eu d'abord la pensée de suivre l'exemple des autres matelots; mais lorsqu'il entendit les cris affreux des infortunés qui se noyaient, il s'estima heureux d'avoir écouté l'avis de Charles. La

partie du vaisseau naufragé sur laquelle Guillaume et Charles restaient seuls attachés à la pompe, approcha peu à peu du rivage. Au point du jour, elle se trouvait avoir flotté jusqu'à l'embouchure d'une rivière. Charles, se jetant à genoux, remercia le Tout-Puissant d'avoir conservé sa vie et celle de son ami, quand soixante-six créatures humaines venaient de périr sous leurs yeux.

Lorsque Charles eut fini sa prière, il aperçut un petit esquif, flottant dans une crique à fort peu de distance. Il était habile nageur; il gagna l'esquif à la nage, et le remorqua jusqu'aux débris. Il ne connaissait pas le nom de la côte sur laquelle ils venaient d'échouer; mais le pays lui parut charmant, bien qu'il n'y vît aucune trace d'habitation.

Guillaume commença cependant par murmurer de leur situation désespérée, et dit qu'ils seraient dévorés par les Noirs: « Guillaume,

répliqua vivement Charles, avez-vous oublié déja cette Providence qui a su nous arracher à la fureur des vagues! Ne suffit-elle pas pour nous protéger contre de nouveaux dangers?»

Guillaume, tout honteux, ne dit mot; Charles le pria de recueillir ses forces, attendu qu'il leur fallait s'éloigner du vaisseau avant la fin de la marée; il ajouta que le meilleur plan à suivre était de remonter la rivière avec l'esquif. Guillaume fut charmé de cette proposition, et ils se mirent à chercher des provisions dans le vaisseau. Ils entrèrent d'abord dans la cabine : un coffre, couvert de toile goudronnée, s'offrit à leurs regards; il avait appartenu au capitaine; Charles l'enfonça d'un coup de hache. Ils trouvèrent dedans quantité de vêtements, un petit baril de poudre, quelques sacs de balles, un livre de prières et deux armes à feu. « Graces à Dieu, dit alors Charles; voici de quoi nous vêtir et nous défendre. » Ils trouvèrent

aussi quantité de rhum, de biscuit, de porc, et un tonneau d'eau; ils en chargèrent leur barque. Ayant eu de même le bonheur de trouver des rames, un mât et des voiles, ils gréèrent leur esquif, puis s'abandonnèrent ensuite à la Providence pour remonter la rivière.

La marée commençant à descendre, ils jetèrent l'ancre du bateau, et firent un repas composé de biscuit, de porc cru, de rhum et d'eau. Cette boisson mit Guillaume en si belle humeur, qu'il se prit bientôt à rire et plaisanter. Mais cette gaîté déplut à Charles, et il lui fit observer qu'une joie immodérée ne leur convenait pas dans la situation périlleuse où ils se trouvaient. Dès le retour de la marée, ils hissèrent de nouveau la voile et continuèrent à remonter la rivière; avant la nuit, ils aperçurent de la fumée sortir des cabanes de Nègres. A cet aspect, le cœur de Guillaume palpita de joie;

mais Charles, qui avait souvent entendu parler de la cruauté de ces nations, fut secrètement alarmé. Insensiblement ils arrivèrent près d'un endroit où la rivière devenait si étroite, qu'à la clarté de la lune ils pouvaient distinguer les objets des deux rives; leur terreur fut alors extrême en apercevant plusieurs lions rôder le long des bords; ils chargèrent alors leurs armes pour faire feu sur tout animal qui tenterait de s'approcher de leur esquif; plusieurs avaient déja plongé dans la rivière, mais aucun ne s'avança vers eux.

Peu après, Guillaume et Charles découvrirent plusieurs villages sur chacun des bords de la rivière; en conséquence ils décidèrent que, le lendemain matin, ils prendraient terre pour savoir en quels lieux ils étaient. Telle fut leur résolution, quand, au point du jour, leur chaloupe fut soudain entourée par plus de cinquante canots, et chacun d'eux rempli de Nègres, qui firent signe à nos deux Anglais

de déposer leurs fusils : ce qu'exécutèrent ceux-ci tout aussitôt, demeurant dans une attente terrible de ce qui devait leur arriver.

Quelques minutes s'étaient écoulées à peine, quand le chef, couronné de plumes et portant un collier d'ivoire, vint à bord de l'esquif, suivi de six esclaves, qui lièrent les mains et les pieds de Guillaume et de Charles, et les jetèrent dans un des canots qui se trouvaient bord à bord; ensuite ils pillèrent leur chaloupe en poussant d'affreux hurlements qui portèrent la terreur dans le cœur de nos prisonniers. Les deux rives se couvrirent, en peu d'instants, d'un nombre prodigieux de noirs que la curiosité avait amenés en ces lieux. Dès que les pauvres blancs furent mis à terre, on les dépouilla de leurs vêtements, et ils se virent forcés d'entrer tout nus, sous un soleil brûlant, dans la ville, où l'on convoqua de suite une assemblée des chefs. Charles soupçonna, d'après les gestes des sauvages, que Guil-

laume et lui allaient être grillés pour servir de festin à ces cannibales. Pendant que le Conseil (qui siégeait sous des cocotiers) était à délibérer, Charles remarque, sous les branches de quelques-uns de ces arbres, des femmes occupées à tisser une espèce d'herbe pour en faire, selon toute apparence, des vêtements à leur chef. Une inspiration soudaine vient frapper ses esprits; il s'approche de l'une d'elles, et lui demande, par signes, la permission d'essayer son savoir-faire. La négresse y consent par pure curiosité; mais il la surprit tellement, par sa promptitude et son exécution, qu'elle courut de suite au Conseil pour montrer au chef le tissu de l'homme blanc.

Les grands de l'État, étonnés de l'adresse de Charles, lui rendirent sur-le-champ ses vêtements, ainsi qu'à Guillaume; ils ordonnèrent de plus qu'on leur fît manger du riz grillé, et qu'ils fussent conduits au palais du roi. Une fois arrivés, on leur présenta des

objets à tisser; mais alors le chef voulut être témoin de leur habileté; il ne tarda pas à s'apercevoir que Guillaume ignorait cet état. Les gestes de sa majesté convainquirent même Charles que son compagnon serait indubitablement sacrifié, si l'on n'employait un expédient pour le rendre utile; il prit donc deux paquets d'herbes dans ses mains, et les plaçant à terre, fit des signes au chef pour le prier d'ordonner à son camarade de les assortir : ce stratagème réussit; il fut donc permis à Guillaume de vivre.

A la liberté près, nos Anglais se devaient trouver passablement heureux. Ils dînaient tous les jours à la table du roi; l'aîné des fils de sa majesté, appelé Cashou, âgé d'environ seize ans, finit même par s'attacher tellement à Charles qu'ils étaient presque toujours ensemble. Celui-ci enseignait l'anglais à son altesse noire; il l'instruisit aussi touchant les coutumes, les mœurs et la religion de son pays

natal : ce à quoi le prince prêtait une extrême attention. Cependant Cashou, malgré l'amitié qui l'unissait à Charles, avait assez de sagacité pour s'apercevoir que celui-ci soupirait après la liberté; aussi lui apprit-il un jour que les hommes blancs avaient un fort à quatre journées environ du palais de son père. Ce renseignement ranima les espérances de liberté de nos jeunes gens; l'occasion de prendre la fuite ne tarda pas même à s'offrir. Le roi de Songo avait déclaré la guerre au père de Cashou, lequel se proposait de marcher, à la tête de son armée, vers les frontières de son royaume.

Charles prit un air triste, quand le prince lui annonça cette nouvelle. « Homme blanc, lui dit alors Cashou, pourquoi pleurez-vous? Vous soupirez après la liberté, je vous la rendrai. Quand le roi, mon père, marchera contre le monarque de Songo, je vous conduirai à l'établissement des blancs et vous accompagnerai même en

Angleterre. » Charles fit part de la promesse du prince à Guillaume.

Dès que le roi se fut mis en marche pour son expédition, Cashou se rendit près de Charles, et lui donna quelques rubis et un petit sac de poudre d'or, en lui disant qu'il était prêt à partir; puis prétextant, auprès des ministres de son père, qu'il allait avec les deux blancs à la chasse des gazelles, il les munit, comme lui, d'armes à feu. Puis il se dirigea avec eux vers les établissements anglais. Ils y arrivèrent le soir du quatrième jour, après avoir couru mille dangers. Le gardien de la forteresse où ils logèrent était un marchand d'esclaves. Il avait attaché ses regards sur Cashou, dès que ce prince avait paru; il demanda donc secrètement à Guillaume de le lui vendre. Le misérable y consentit : « Par ce moyen, se disait-il, je n'aurai plus le tiers seulement, mais la moitié des rubis et de la poudre d'or, et de plus tout l'argent qu'on me donnera de ce noir. »

L'infâme Guillaume reçut cinquante piastres pour prix de Cashou, et il fut convenu, entre lui et le marchand d'esclaves, que le prince serait recueilli à bord du vaisseau *l'Esclave*, afin que Charles n'eût aucune connaissance de l'affaire. Dans la matinée même de ce jour, comme Cashou se promenait sur le rivage, il fut saisi par deux forts matelots qui le guettaient; et, malgré ses efforts, traîné sur leur bateau qu'ils poussèrent ensuite à la rame jusqu'au vaisseau.

Charles, qui aimait le jeune prince comme son frère, fut inquiet le soir de l'absence de Cashou. Il parcourut tous les lieux publics de la ville pour demander de ses nouvelles; enfin, un soldat, qui avait été de garde, lui apprit que le noir qu'il désignait avait été arrêté le matin sur le rivage, et transporté à bord du vaisseau *l'Esclave*.

La douleur de Charles, en apprenant cette nouvelle, fut des plus affreuses; il ne put fermer l'œil de toute la nuit. Dès le point du jour,

il alla trouver le gouverneur, lui exposa le motif de ses plaintes. Celui-ci ordonna de suite à l'un de ses officiers d'aller porter l'ordre de rendre Cashou à la liberté.

Charles, plein de reconnaissance envers le gouverneur, se rendit, sans délai, avec l'officier en question, à bord du vaisseau *l'Esclave;* mais son cœur fut cruellement brisé, lorsqu'il aperçut son libérateur chargé de chaînes parmi des centaines de pauvres infortunés dans la même situation. Cashou n'eut pas été plus tôt déchaîné, qu'il se jeta au col de Charles et pleura amèrement. Lorsqu'ils eurent regagné le rivage, ils se présentèrent chez le gouverneur chargés d'une lettre du capitaine; cette lettre faisait savoir au gouverneur que le prince avait été vendu par le nommé Guillaume Wright. Charles gémit profondément de l'ingratitude de son camarade, qui du reste fut justement puni, car le gouverneur ordonna

qu'on le mît à bord d'une des corvettes en rade. Quant à Charles et au prince noir, il leur procura un passage franc pour l'Angleterre.

Dès l'arrivée de Cashou et de son ami à Liverpool, les armateurs du *Jules et Guillaume* mirent Charles en état de figurer d'une manière honorable dans le commerce; or bientôt il devint l'un des plus riches fabricants de voiles de cette ville.

Cashou embrassa la religion chrétienne. Une résidence de plusieurs années en Angleterre l'initia aux différentes branches des arts et des sciences. Ensuite il retourna dans son pays natal, pour y régner après la mort de son père. C'est alors qu'il réprima tous les abus que l'ignorance avait fait adopter dans sa tribu, qu'il poliça les mœurs, qu'il introduisit la civilisation parmi son peuple : aussi depuis lors n'entendit-on plus parler que de parfait bonheur à la cour de Cashou et de ses successeurs.



L'ORAGE.



L'ORAGE.

« C'est aujourd'hui dimanche, mes chers enfants; entrez avec moi dans mon cabinet d'étude, afin d'offrir vos actions de graces à Dieu pour la protection qu'il a daigné vous accorder pendant la semaine qui vient de s'écouler. Après déjeuner, nous nous rendrons à la messe.

— Puis nous irons promener ensuite, n'est-ce pas, bon papa...? Hier, tu sais bien, grace à mon matelot, que nous ne sommes pas sortis.

— Je le voudrais, Clémentine, mais ne l'espère pas. Le temps est sombre, le ciel chargé de nuages : cela ne nous promet rien de bon ; au surplus nous verrons. »

Tout s'exécuta, quant aux prières, au déjeuner, à la messe, très-ponctuellement, ainsi que l'avait prescrit M. de Luxeuil. En revenant de l'église, même assez précipitamment, car quelques gouttes d'eau commençaient à tomber, on entra de suite dans le salon.

Il y avait un quart d'heure à peine que M. de Luxeuil et ses petits-enfants s'y trouvaient : la conversation roulait alors sur les attributs de Dieu, sur la protection qu'il étend sur toutes ses créatures, quand le ciel vint à s'obscurcir tout-à-coup d'une manière étrange ; puis bientôt on entendit fort distinctement gronder le tonnerre au loin.

Tout en écoutant leur bon papa, le premier mouvement involon-

taire des trois enfants fut de rapprocher leurs chaises de son fauteuil; puis insensiblement de vifs éclairs parurent embraser l'horizon; le tonnerre roula d'une manière plus effrayante, et la pluie se mit à tomber par torrents. Il n'y avait plus moyen pour M. de Luxeuil de captiver l'attention de ses petits auditeurs, dont la frayeur croissait d'une manière visible. Il les fit donc asseoir, sans rien dire, au milieu de la pièce, puis en même temps il sonna son domestique pour lui faire emporter les chenets de l'âtre.

Quoique les éclats du tonnerre devinssent de plus en plus terribles, les enfants se crurent, sans savoir pourquoi, plus en sûreté qu'auparavant, près de leur bon papa. Toutefois, Clémentine demanda-t-elle avec anxiété à M. de Luxeuil pour quel motif il les faisait tenir assis tous au milieu de la chambre, et pourquoi surtout il avait fait enlever les chenets de la cheminée et laisser le garde-feu de cuivre.

— « Je vais, ma fille, satisfaire de bien grand cœur à tes questions, répondit M. de Luxeuil : Tu sauras donc que le fer attire la foudre ou fluide électrique, tandis que le cuivre, au contraire, n'a pas de qualité attractive. Tu veux savoir ensuite pourquoi je vous ai placés au milieu de la chambre, c'est pour que vous soyez éloignés de tout conducteur de la flamme électrique. Par exemple, que la foudre vienne à frapper cette croisée, ceux qui se trouveraient alors assis tout près, seraient en danger d'être tués, ou sinon grièvement maltraités; mais, à la distance où vous êtes, n'ayant d'autre corps pour l'attirer que les murs mitoyens, la foudre s'éloignerait sans faire de mal.

— Je voudrais bien, interrompit Eugène, qu'épouvantait l'orage par-dessus tous les autres, que la Providence n'eût jamais fait de tonnerre.

— Mon cher garçon, répliqua M. de Luxeuil, cette observation est l'effet de ton ignorance; si tu comprenais de quel important usage sont le tonnerre et la foudre dans le monde physique, tu parlerais autrement.

« Le tonnerre, mes chers enfants, n'est rien qu'un son dans l'atmosphère. La foudre, voilà l'élément destructeur; mais elle ne laisse pas d'être encore nécessaire par sa vertu, car elle dévore l'air putride et malsain que nous aspirons, comme aussi les miasmes nuisibles des substances corrompues de la terre.

« Cette corruption de l'air est plus grande pendant les chaleurs de l'été; le soleil, desséchant les marais et les terres, fait ainsi périr des millions d'insectes et de reptiles. Les vapeurs qui s'exhalent de ces substances putrides, étant plus légères que l'air ordinaire, s'élèvent tout naturellement; elles se transforment en nuées qui, rassem-

blées ensuite en grandes masses et une fois échauffées à l'excès, prennent feu et font explosion. C'est cette explosion des nuages qui, dilatant rapidement l'air, occasionne ces sons roulants que nous appelons *tonnerre;* et l'ignition de l'air hydrogène ou matière combustible, dans les nuages, devient ce fluide fatal qu'on nomme *la foudre.*

« On peut, continua M. de Luxeuil, calculer la distance d'un nuage électrique à la terre, en comptant, sur une montre, le nombre de secondes qui s'écoulent entre le moment où l'on voit l'éclair et celui où l'on entend le bruit. Isaac Newton a démontré que la lumière parcourt un espace de 1142 pieds par seconde. En multipliant donc le nombre de secondes comptées sur une montre par 1142, on obtient le nombre exact de pieds dont le nuage électrique se trouve éloigné de la terre.

— Voilà, en vérité, une découverte bien précieuse, interrompit Adolphe.

— C'est aussi par son aide que les marins, sur mer, pendant une nuit obscure, et lorsqu'aucun objet n'est visible pour eux, s'assurent à quelle distance ils sont d'un autre vaisseau; et de même, quand ils sont en danger la nuit, il leur suffit de faire feu de leurs batteries pour qu'à terre on soit en état d'apprécier à combien de lieues ils se trouvent en mer.

— Je ne craindrai donc plus le tonnerre, dit à son tour Eugène, maintenant que je sais, d'après les sages décrets de la Providence, que ces désordres de la nature sont des réactions nécessaires de ses éléments, pour la conservation des êtres.

— Fort bien, mon ami; mais il ne faut pas oublier non plus que Dieu donna la raison à l'homme pour l'empêcher de s'exposer volon-

tairement au danger. Lorsqu'il survient de violentes tempêtes accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre, nous devons nous éloigner, avec une pieuse confiance, de tous les objets susceptibles d'attirer le fluide électrique. Je vais vous convaincre de cette vérité par le récit d'un événement affreux arrivé tout récemment dans le voisinage d'Orléans. »

Un des riches propriétaires de cette ville, homme doué de qualités éminentes et d'un savoir peu commun, avait deux fils nommés l'un Alfred, l'autre Robert. Il s'étudiait, d'une manière particulière, à leur inspirer des principes de religion et de vertu : mais combien les dispositions des jeunes gens sont différentes ! Alfred était un garçon doux, docile, esclave de ses devoirs; Robert avait au contraire un esprit emporté, mutin, entreprenant; il ne se livrait qu'à des exercices ou des amusements fort dangereux, tels que ceux de

grimper sur les arbres les plus élevés pour y dénicher des oiseaux, de nager dans les courants les plus rapides, de monter les chevaux de son père et de leur faire franchir de larges fossés.

M. de Montval (c'est ainsi qu'on nommait le père de nos deux enfants) ne cessait de défendre à Robert de pareilles folies, et toujours aussi Robert promettait d'obéir; mais comme il connaissait en même temps l'excellent cœur de son frère, qui se serait fait un cas de conscience de le faire punir, il ne manquait jamais de tenter quelque nouvelle extravagance, dès qu'il avait perdu son père de vue.

M. de Montval n'était pas seulement un homme distingué par de grands talents, mais il était aussi versé dans les sciences physiques. Il enseignait donc à ses enfants l'usage de la machine pneumatique, leur expliquait les effets de l'électricité. Dans ses conversations, par

exemple, il leur parlait souvent du danger de se tenir, pendant un orage, près d'un conducteur, comme un arbre ou tout autre objet élevé. Il les exhortait, si jamais il s'élevait un orage accompagné de tonnerre et d'éclairs pendant qu'ils seraient à se promener dans un bois, non seulement à gagner le milieu de la chaussée, ou sinon le premier espace ouvert qu'ils pourraient trouver, mais à y rester même jusqu'à ce que l'orage fût passé, en évitant surtout de se mettre à l'abri sous un arbre.

Ce sage conseil fit une profonde impression sur l'esprit d'Alfred. Mais Robert trouva très-bizarre, de la part de son père, de leur conseiller de se camper au milieu d'un champ, et de s'y mouiller jusqu'aux os, plutôt que de chercher à s'abriter sous un arbre, au milieu des coups de tonnerre, des éclairs et des torrents de pluie.

Robert avait atteint sa treizième année, Alfred sa douzième. Ils

avaient tous deux été placés au même collége, mais c'était alors l'époque des vacances. Ces messieurs les passaient alternativement, à Orléans, chez leurs père et mère, et chez leur grand-papa, qui vivait retiré, dans une campagne, à deux petites lieues aux environs.

La matinée d'un certain jour que nos deux jeunes gens se proposaient d'aller rendre visite à leur grand-papa, se trouva fort sombre et le ciel semblait chargé de nuages électriques; je dois dire en passant que l'été avait été déja fécond en orages désastreux. On était à déjeuner; la plus tendre des mères, madame de Montval, parut souhaiter que ses fils n'allassent point trouver leur grand-père ce jour-là. M. de Montval, remarquant l'anxiété de sa femme, fut également d'avis que ses enfants feraient mieux de différer leur voyage jusqu'au lendemain, vu que le ciel présageait un terrible orage.

Alfred était tout disposé à souscrire aux désirs de ses parents,

mais Robert, à qui son grand-papa avait précisément promis, pour la première fois qu'il le viendrait voir, une pièce d'or qu'il lui devait d'ancienne date, Robert insista vivement pour que la visite eût lieu, tant il était impatient de dépenser vite cet argent en vaines futilités; il assura donc que le temps se mettrait au beau, qu'il n'y avait pas d'orage à craindre. Bref, il supplia tant qu'enfin M. et Mme de Montval, bien qu'avec infiniment de répugnance, consentirent à laisser partir leurs fils.

Les voilà donc en route, jouant, sautant, courant; mais ils n'étaient pas encore à une demi-lieue d'Orléans, qu'il vint à faire des éclairs, à tonner, à pleuvoir enfin par torrents. De mémoire d'homme on n'avait peut-être vu un pareil ouragan.

M. et Mme de Montval conçurent bientôt les plus vives inquiétudes: c'est au point que ce bon père voulait aller lui-même à la

recherche de ses fils. Gervais, un de leurs domestiques qui, depuis bien des années, était dans la famille, se trouvait présent; il ne put sans émotion entendre les plaintes de sa maîtresse, ni voir l'embarras de son maître; il s'offrit à courir lui-même après les jeunes gens.

— Tu es un brave garçon, Gervais, dit alors M. de Montval; en ce cas, pars vite et prends mon manteau pour te garantir au moins de la pluie. »

Gervais part; il précipite ses pas sur la route plantée d'ormes qu'ont dû suivre les enfants; il marchait depuis une demi-heure environ, désespérant déja de les rejoindre... quand soudain le spectacle le plus affreux s'offre à sa vue... Il aperçoit de loin un gros orme dont les branches fracassées jonchaient la route, et sous cet arbre Alfred tout en larmes, et penché sur le corps inanimé de son frère.

Le malheureux domestique accourt saisi d'épouvante, en poussant

des cris lamentables; Alfred a levé les yeux, il voit Gervais, et, sans pouvoir proférer une seule parole, il vient se jeter dans ses bras. Il n'était que trop vrai : Robert n'existait plus.

Qu'on se figure l'horrible situation de Gervais! Seul sur une route, trempé de sueur et de pluie, un enfant mort à ses pieds, un autre mourant dans ses bras! Hors de lui, le malheureux ne voit partout, devant ses yeux, que l'image de la mort; il veut crier, appeler au secours; la voix lui manque, ses pieds chancellent euxmêmes; il tombe à genoux pour invoquer la miséricorde divine!

Il achevait à peine sa pieuse prière, que le bruit d'une voiture vient frapper ses oreilles; elle approche. C'était celle d'un vigneron qui se rendait à Orléans; Gervais lui explique l'affreuse catastrophe dont ses yeux ne sont d'ailleurs que trop les témoins; celui-ci offre tout aussitôt de transporter les deux malheureux enfants à la ville.

Mais Gervais, comment va-t-il faire pour ne point porter le coup de la mort à ses bons maîtres?

On s'achemine vers Orléans en prenant un long détour, afin d'entrer par un point opposé à celui vers lequel les yeux de M. et Mme de Montval sont incessamment tournés. Sur ces entrefaites, Alfred a repris l'usage de ses sens, mais c'est pour gémir et sangloter amèrement. Enfin la voiture s'est arrêtée près d'une ruelle qui borde le derrière de la maison de M. Montval. Gervais, entré furtivement de ce côté, envoie en secret l'un de ses camarades pour instruire cet infortuné père du malheur affreux qui était arrivé. A peine le domestique a terminé son pénible récit, que M. Montval se précipite au-devant de Gervais, et voyant Alfred seul dans ses bras, il s'écrie: « Robert! pauvre Robert! O mon Dieu, que ta volonté soit faite; mais cette épreuve est bien terrible pour un père. »

Gervais et les autres domestiques reçurent aussitôt l'ordre de ne rien dire de cet horrible événement en présence de leur maîtresse. On alla chercher le corps de Robert resté dans la voiture, et on le monta avec le plus grand mystère dans une des chambres des domestiques.

Il était, à chaque instant, à craindre que, ne voyant pas son mari revenir, madame de Montval n'entrât par hasard dans l'office, où tout le monde se trouvait alors. Il fallait donc que chacun s'efforçât de dévorer ses larmes.

Quand Alfred eut changé de vêtements, car les siens étaient trempés, et le pauvre enfant faisait pitié, tant il frissonnait encore de peur et de froid, M. de Montval l'embrassa, puis lui prenant la main : « Pauvre ami, lui demanda-t-il, où te trouvais-tu toi-même quand la foudre est tombée?

— Hélas! mon père, répondit Alfred, je marchais au milieu de la route, et nous revenions à la maison; mais Robert, ne voulant pas me suivre, se réfugia sous un grand orme que le vent agitait d'une manière effrayante. Il y avait à peine deux minutes qu'il s'y trouvait, lorsqu'un globe de feu tomba; j'entendis alors une explosion terrible. En regardant autour de moi, je vis l'orme sous lequel s'était abrité mon frère, horriblement fracassé. Robert était étendu par terre. Je cours de toutes mes forces pour le relever; hélas! mon malheureux frère était mort; et je pensai mourir alors moi-même, car je ne pouvais pleurer; je respirais à peine, j'étouffais quand Gervais arriva.

— Infortuné Robert! s'écria douloureusement M. de Montval; sa mort est donc le prix de sa désobéissance! S'il avait, comme toi, suivi mes avis, je le presserais encore dans mes bras. »

Cependant madame de Montval, au milieu de l'anxiété cruelle qu'elle éprouvait, impatiente de ne pas revoir paraître son époux, quitte l'appartement, vole à sa recherche; elle interroge tout le monde. Chacun de ses domestiques semble morne, distrait... Les réponses qu'on lui fait sont vagues, évasives. Son œil est pénétrant, soupçonneux. On lui cache quelque grand malheur; mais c'est avec une pieuse résignation qu'elle se soumettra à la volonté de la Providence. Enfin, elle aperçoit M. de Montval, vole sur ses pas. « Cher époux! au nom du ciel, lui dit-elle, où sont mes enfants? Ne me cache rien, mon cœur bat trop violemment : tout me dit que je suis la plus infortunée des mères. — Apprends donc ce que j'eusse voulu te laisser éternellement ignorer; » et il lui fit le fatal récit de la mort de Robert.

Combien alors furent affreuses les peines de cette tendre mère!

La voix affectueuse de son mari, les consolations de la religion parvinrent à la ranimer enfin. Elle s'agenouilla devant le Tout-Puissant; et, après l'avoir remercié d'avoir épargné son autre fils, elle eut le courage d'aller voir le cadavre de son Robert. Alfred n'avait pas quitté un seul instant ce corps inanimé. Quand sa mère l'aperçut, elle le pressa contre son sein, et le combla de bénédictions pour avoir obéi aux ordres de son père.

« Mes chers enfants, cette triste histoire d'un fils désobéissant, ajouta M. de Luxeuil, vous fera sentir, je l'espère, la nécessité d'obéir toujours à la voix de vos père et mère. Si Robert s'y était montré docile, Dieu l'eût épargné; il n'eût pas été moissonné à la fleur de l'âge; il serait devenu un jour la gloire et la consolation de ses parents.

— Pour moi, interrompit Clémentine, dorénavant quand il ton-

nera, je ne me placerai jamais sous des arbres, quelque fort qu'il puisse pleuvoir; et j'obéirai constamment en toutes choses à mon père, à ma mère, à mon grand-papa: Je serais trop désolée de leur causer le moindre petit chagrin, car je les aime de si bon cœur.

— Et nous aussi, s'écrièrent ensemble Eugène et Adolphe. Nous voyons très-bien, par l'exemple de l'infortuné Robert, que la moindre imprudence peut avoir, pour des enfants, les résultats les plus funestes.

— Hélas, reprit encore Eugène après une petite pause, quand un malheur est arrivé, il n'est plus temps de se repentir, de reconnaître sa faute... Elle vous laisse souvent des regrets éternels.

— Allons, vous êtes tous trois d'excellents enfants, dit à son tour M. de Luxeuil; et, comme c'est aujourd'hui dimanche, je vais vous donner à chacun un joli livre pour vous être montrés si attentifs,

pendant toute la semaine, aux sept petites histoires que je vous ai racontées. »

— Et c'est à la condition surtout, mon cher bon-papa, que nous passerons encore ensemble les vacances de l'année prochaine, et que vous aurez aussi de nouvelles historiettes bien intéressantes à nous conter.

CONCLUSION.

10

CONCLUSION.

L'ORAGE avait cessé, le soleil brillait d'un nouvel éclat sur l'horizon: à la sollicitation de ses petits-enfants, M. de Luxeuil fit donc, après le dîner, la promenade qu'on avait projetée le matin. Mais, dès qu'on fut rentré, il fit passer Adolphe, Eugène et Clémentine dans sa bibliothèque; puis, après avoir fait choix pour eux d'un joli livre, ainsi qu'il l'avait promis, il leur tint le discours suivant : « Mes amis, vous allez bientôt me quitter pour retourner chez votre mère; vous, Clémentine, le moment est venu de rentrer à la pension, et vous, Adolphe et Eugène, au collége. Écoutez donc ces derniers avis d'un

bon-papa, qui ressent pour vous une affection bien vive, et qui ne veut que votre bonheur :

« C'est l'éducation qui nous enseigne à réprimer nos passions, et à nous garantir des excès qui nous accableraient de maladies et de misère. L'éducation porte avec elle aussi des avantages supérieurs ; elle dissipe les ténèbres épaisses qui environnent le genre humain ; elle fait jaillir des rayons de lumière dans l'ame, de manière à faire paraître plus brillants les attributs de l'Être suprême.

« Tous les grands hommes qui ont éclairé le monde doivent à leurs lumières les bienfaits qu'ils ont déversés sur leurs semblables. Newton, le premier en science, le dernier en humilité, dont l'ame élevée arrachait à la nature le secret des lois de l'univers, fut le plus pieux des hommes et le plus bienveillant des mortels. Alors que tous le louaient, il se regardait comme un être faible et fragile, et

rapportait à son Créateur toute la gloire dont un homme ordinaire aurait fait honneur à sa propre sagesse.

« Il n'y a, dans l'homme, d'autre grandeur que celle qui vient de la vertu. L'homme de bien ne recherche point les louanges de ses semblables; il se regarde comme un instrument du Seigneur, et ses devoirs ne sont point un fardeau. Son ame n'est effrayée ni par la maladie, ni par les afflictions de la vie qui abattent les ames faibles et sans culture; il s'attache seulement à l'idée que sa route, un peu rude, mais courte, le conduit à l'immortalité.

« L'éducation, mes enfants, commande aussi le respect des hommes; elle est au-dessus de la fortune et de la puissance. Celui qui a étudié ne connaît jamais l'oisiveté: combien il diffère de celui dont l'esprit vide ne peut jouir de ses faux plaisirs; qui, dénué de toute pensée, fait son propre tourment et celui des gens qui l'entourent!

« J'ai, mes chers enfants, une autre recommandation encore à vous faire; c'est le choix de vos livres et de vos amis. N'achetez que des livres qui puissent perfectionner vos cœurs, tels que des contes moraux, des traités d'histoire naturelle et de sciences. Choisissez des camarades zélés au travail, qui aient des habitudes de piété et de vertu. La société est sans doute un miroir qui représente les objets tels qu'ils sont; mais des traits repoussants sont quelquefois devenus supportables par la familiarité; et plus d'un enfant, d'abord sage et rangé, à force de fréquenter des jeunes gens vicieux a fini par se corrompre lui-même. Vous ne ferez, en écoutant mes sages avis, que vous préparer, à tous trois, votre bonheur à venir, et charmer les vieux jours de votre excellente mère. »

TABLE.